

**ANTOINE VOLODINE**

# **ALTO SOLO**

*roman*



***LES ÉDITIONS DE MINUIT***

ANTOINE VOLODINE

# ALTO SOLO



LES ÉDITIONS DE MINUIT

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

© 1991 by LES ÉDITIONS DE MINUIT pour l'édition papier

© 2014 by LES ÉDITIONS DE MINUIT pour la présente édition électronique  
[www.leseditionsdeminuit.fr](http://www.leseditionsdeminuit.fr)

ISBN 9782707331205

Avec le soutien du



[www.centrenationaldulivre.fr](http://www.centrenationaldulivre.fr)

*OceanofPDF.com*

L'APRÈS-MIDI DU 27 MAI

*OceanofPDF.com*

C'est l'histoire d'un homme. De deux hommes. En fait, ils sont trois. Aram, Matko et Will MacGrodno. La porte de la prison se referme derrière eux. Elle claque. Les articulations de fer s'entreheurtent et produisent le même tonnerre que d'habitude, on dirait que des wagons soudain déraillent et l'un dans l'autre s'encastrent. Le même fracas assourdissant que d'habitude. Avec toutefois une différence. Aujourd'hui, au lieu d'écouter les échos mourir le long des couloirs, le long des escaliers, de la verrière, les trois sont debout dans une rue tiède. Des murailles hautes les dominant, aussi rébarbatives que celles qui ont borné leur univers pendant quatre ans. Mais, sur ce ciment familier, le soleil n'est plus grillagé. Un camion traverse en ronflant le carrefour voisin et disparaît. Les trois ont de la poussière dans les narines, l'impression que l'air a changé de consistance et qu'ils ont vraiment cessé de nager dans les relents de serpillières et de tinettes. Ils ne savent pas trop qu'en penser. Juste avant de déclencher le tintamarre, l'avalanche huilée des pênes et des cliquets et des barres, un surveillant leur a lancé, en guise d'adieu : Ça suffit, ici vous êtes indésirables. On en a soupé de vos sales tronches. Cherchez-vous un autre palace. Allez vous faire pendre ailleurs !

Ils n'ont pas une conscience claire de ce qui vient de leur arriver. Libération anticipée, par manque de place plus que pour bonne conduite. Une ordonnance du ministre de la Justice. En haut lieu, on a dû prévoir pour bientôt une nouvelle fournée de clients. Libération conditionnelle, avec mise à l'épreuve de dix-huit mois. On les expulse, en somme, mais en menaçant de les reprendre à la moindre peccadille. Avant de sortir ils ont signé sur un grand registre noir, sans enthousiasme. Leurs noms figuraient par ordre alphabétique : Amirbekian, Bouderbichvili, MacGrodno. Maintenant ils avancent, hébétés sous la lumière. Au bout de cinq à six mètres, ils s'asseyent sur le trottoir. S'ils possédaient une

cigarette, ils l'allumeraient et se la partageraient. Or ils ne possèdent aucune cigarette. Leur unique richesse se monte à quinze sous : huit sous pour Aram, six sous pour Matko Amirbekian, un sou pour Will MacGrodno. Dans le caniveau se tortille une rigole minuscule. Une veine gonflant sous une couche de terre pulvérulente. Ils regardent l'eau qui rampe. Ils l'observent qui serpente sans assurance et se hérisse de brins de sciure, à leurs pieds. Tous les trois, près du sol, mains sur les genoux, tête penchée, ils ressemblent aux impotents des mouiroirs qui urinent sous eux et fixent, des heures durant, leurs pantoufles détrempées. On dirait qu'ils méditent.

Derrière eux de nouveau serrures et gonds produisent un cliquetis infernal. Le gardien les avait espionnés par le guichet. Il se donne la peine de glisser sa casquette jusque dans la rue pour leur crier : Hé, les gars ! Pas question de camper ici ! Puis quelque chose comme un paternalisme canaille adoucit sa voix. Allez, les gars, faites une croix sur le passé, et ouste ! Vous avez encore la vie devant vous. Et j'espère bien qu'on ne se reverra plus !

Alors ils se relèvent. Ils obliquent vers une avenue déserte. Deux cents mètres plus loin, ils s'asseyent en bordure du bitume, en face d'une scierie dont les machines se taisent, car la pause de midi a débuté. Là, ils comptent leurs pièces, quinze au total. Ils les divisent en trois parts égales et les empochent.

C'est aussi l'histoire d'un oiseau. D'un oiseau qui, à la fin de l'automne, n'a pas pu accompagner son groupe vers le sud, car il a eu l'aile blessée lors d'une bagarre avec les frondistes. Il s'est réfugié dans une mansarde, au faîte d'une maison promise à la démolition, mais que les pioches n'ont pas encore attaquée. Par les fenêtres cassées, à travers la suie et les lézardes de son vasistas, il voit la rue. Dans le quartier habitent des retraités, des vieilles femmes, surtout. Des vieilles femmes portant le deuil.

L'oiseau s'appelle Ragojine. Il souffre à cause de sa situation précaire, à cause de la vie clandestine qu'il mène au secret de cette maison froide, délabrée. Il souffre aussi à cause des cris brutaux de la nuit : vacarme des vitrines qui éclatent, attentats, clameurs haineuses. Souvent, la solitude l'écrase. A Chamrouche, il ne connaît personne de sûr, aucun oiseau. D'autres douleurs se sont enracinées dans son corps. Sa blessure a été mauvaise. Jamais guérie, la plaie suppure, s'infecte. Elle fait mine de se cicatriser, mais, aussitôt, elle se redéchire. Il n'a plus une seule plume du côté droit. Sur sa peau nécrosée s'étendent des marbrures concentriques. Il cache son infirmité, ses fièvres, il cache sa nature d'oiseau sous un pardessus très ample, dont la ceinture est une ficelle.

Les veuves noires de la rue l'ont repéré et le tolèrent. Elles ne le dénoncent ni à la force publique ni aux patrouilles de salubrité du parti. Leur pitié s'arrête là. A cette négation de son existence. Il ne leur viendrait pas à l'esprit, par exemple, d'abandonner sur son seuil une jatte de lait, un quignon de pain. Ragojine doit rôder hors du quartier pour se nourrir. Quand il marche sur les trottoirs, les passants se retournent. Ils le toisent avec une moue dédaigneuse, humide. Aux bulles de salive se mêle la volonté d'en découdre. Afin de provoquer les gens le moins possible, Ragojine pourtant s'interdit de croiser les regards. Ses yeux balaient l'espace immédiat qui poudroie devant ses chaussures. Ses larges pupilles ne véhiculent ni prière ni insulte. Elles n'expriment rien. Elles lui servent seulement à capter l'image des mégots, des ordures consommables, des obstacles, humains ou non. Il souhaite ainsi éviter les incidents, ne pas susciter la curiosité du pouvoir, des anciens combattants, des bandes. Son expérience de la capitale est mince, il la subit comme un long cauchemar. Il se promène avec un faux passeport absurde, puérilement trafiqué, que par chance il n'a jamais dû montrer à un contrôle.

Tapi à Chamrouche derrière des carreaux fendus et des toiles d'araignées, il essaie de rejoindre son groupe par le chemin des rêves. Il

s' imagine qu'il réussira à rétablir, en dormant, le contact. Jusque-là, ses assoupissements vertigineux ne l'ont entraîné nulle part.

Un oiseau, donc, mais en réalité c'est l'histoire de deux oiseaux. Vers la fin des années quatre-vingt, Will MacGrodno faisait partie du groupe de Ragojine. Juste avant d'être incarcéré pour trafic d'armes et usurpation d'identité, Will MacGrodno a perdu ses plumes. Les gardiens ne lui ont pas pour autant épargné les corvées disciplinaires. Le cachot l'a rendu dépressif. Tout cela ne l'a pas empêché de rester fidèle à lui-même. Malgré les barreaux et les humiliations, il n'a cessé de penser aux siens. Parfois, la nuit, il visitait une colonie d'oiseaux qui évoluaient dans un paysage bleu, habitaient des grottes en altitude, au creux d'une falaise bleue, à proximité d'un volcan bleu dont les fumées ouataient des vallées tranquilles, des plaines de bruyères bleues. Ces oiseaux parlaient un dialecte rocailleux et le considéraient avec une animosité perceptible, comme un congénère de basse race. Will MacGrodno s'agitait sur sa paillasse. Il se réveillait. La sueur coulait sur son torse couvert de duvet. Au-delà des grilles, la lune luisait. Les rêves ne distillent leur secours qu'au compte-gouttes.

En tout cas, ce 27 mai, Ragojine erre dans le secteur des docks, entre les halles et le port. Il est une heure de l'après-midi et le brouhaha matinal est retombé. Les équipes de nettoyage ne sont pas encore à pied d'œuvre, les commerçants ont terminé le démontage des étals. Sur leurs rafiots les pêcheurs déjeunent ou somnolent. Ça et là gisent des fruits, des poissons. Les mouettes picorent plus loin, au soleil. Ragojine se baisse, allonge vers le sol une main décharnée. Il s'empare d'une sardine oubliée près d'un cageot vide. Sur le bitume arrosé de lumière, les écailles fulgurent, le contour des nageoires paraît roux.

C'est également une histoire de clown. L'histoire d'un clown qui travaille au cirque Vanzetti et qui a conçu une phobie à l'égard de tout ce qui concerne la mort. Rien d'anormal à cela, mais il en a honte et

s'arrange pour que personne ne s'en rende compte. Il ne veut pas que l'on voie, dans sa peur, l'expression d'un caractère mou, pusillanime. En réalité, sa vie est un extraordinaire exercice de courage. Le combat contre la peur charpente ses jours. Voilà un homme lié au cirque, et pourtant le monde du cirque est un monde où la mort s'épanouit en permanence, que ce soit sous les crocs imprévisibles des fauves, sur les filins où les équilibristes défient l'abîme, dans le roulement de la caisse claire qui rappelle tant la musique avec laquelle on agrmente la fusillade d'un déserteur devant les troupes. La mort s'insinue partout, prospère ; on la dénêche jusque dans l'atmosphère de moisissure terreuse des chapiteaux, dans les remugles de viande pourrie que déplacent les lions. Et bien sûr elle fermente sous le ricanement des clowns quand, afin de déchaîner l'hilarité du public, ils sont contraints de martyriser d'autres clowns.

C'est donc l'histoire d'un homme que ronge une peur quotidienne, inguérissable, mais qui la domine à tout instant, car avec cette peur il gagne sa vie. Au centre de la piste, sous l'éclairage violent des projecteurs, il fait rire petits et grands. Il trébuche et trébuche devant son compère qui le menace avec une énorme hache en carton-pâte. Il tournoie et trace des huit comiques, s'affalant en travers des tabourets pour tigres, butant à chaque pas, encerclé de bouches qui hurlent, de ventres qui se désopilent. Derrière lui meugle et trotte un bourreau à larges chaussures. La victime mime, à la perfection, la panique.

Ce clown s'appelle Baxir, et son nom de scène, sur les affiches du cirque Vanzetti, est Kodek. Baxir Kodek, le paillasse, celui qui sanglote d'effroi devant la hache, devant les rires.

Et déjà plusieurs histoires n'en font qu'une. Baxir Kodek a longtemps partagé sa roulotte avec un autre forain, comme lui célibataire. Un ami, un confident, un homme de cirque, mais celui-là, Bouderbichvili, était à peu près insensible à la peur. Un complice, aussi. Par les nuits sans lune, après le spectacle, lorsque Vanzetti ayant terminé sa ronde avait éteint la

lampe-tempête qui marquait la limite de la ménagerie, Bouderbichvili et le clown se glissaient hors du cercle mal éclairé de leur campement. Tous deux ils se faufilaient à travers les terrains vagues et les décharges, jusqu'aux quartiers endormis, jusqu'aux rues qu'étreignait un silence obscur. Ils profitaient des réverbères en panne. Sur les poteaux télégraphiques, les arrêts d'autobus, les cabines téléphoniques, ils collaient des étiquettes sur lesquelles ils avaient résumé en quelques mots leurs appréciations sur le parti, sur les patrouilles de salubrité, sur le frondisme en général et sur ses chefs en particulier. Ils maquillaient leur écriture, aussi les rares personnes qui lisaient leurs textes y voyaient-elles, avant tout, un gribouillis d'enfants mal élevés. Seule une amie très chère de Baxir Kodek, la naine Sarvara Dradjia, avait surpris le secret des deux hommes.

Le numéro de Bouderbichvili consistait à soulever des poids de fonte ou à combattre à la lutte libre avec des spectateurs volontaires. L'exercice présentait des aspects délicats, car le lutteur devait maîtriser sans casse des adversaires qui croyaient, sous la pression du public ou d'instinctives tendances vicieuses, que tous les coups étaient permis. Un jour, un des colosses qui assuraient la protection d'une huile frondiste, un gros musclé frondiste est venu fanfaronner sur le tapis. Par maladresse, alors que l'autre, en mauvaise posture, cherchait à l'agripper au bas-ventre, Bouderbichvili lui a broyé la nuque sous son coude. Il lui a paralysé à jamais la moitié droite du corps, le rendant impropre à la fanfaronnade. L'accident a eu droit à la première page d'un quotidien du soir. Peu indulgent, le tribunal a envoyé Bouderbichvili pour six ans dans la prison centrale de Chamrouche. Le cirque Vanzetti, lui aussi, a été reconnu coupable. Encore maintenant, il verse à la caisse de solidarité du parti une lourde indemnité qui grève, mois après mois, son budget.

Aram est le nom de ce lutteur malchanceux. Aram Bouderbichvili, celui qui en public humilie les meilleurs hommes de main du frondisme.

C'est également l'histoire d'un violoncelliste. D'un violoncelliste et d'une altiste. Un homme et une femme, mais, en fait, ils sont quatre. Quatre jeunes adultes, dont aucun encore n'a atteint la trentaine. A la sortie du Conservatoire, ils ont constitué un quatuor, le quatuor Djylas. Un quatuor qui mène une vie sans foyer, consacrée à la musique, difficile. Ils se trouvent au seuil d'une carrière prometteuse, mais ils débudent, et, quelles que soient leurs qualités, ils devront attendre plusieurs années avant d'être reconnus par la critique comme des valeurs sûres. Aucun d'eux n'étant lié aux milieux politiques qui sympathisent avec le pouvoir ou ses satellites, la voie de la réussite sera, pour eux, plus longue. Toutefois, ils ont déjà un public, et ils ne jouent pas devant des salles vides. Ils effectuent des tournées dans les nombreuses provinces du pays et même à l'étranger, quand la tension internationale le permet, quand les capitales alliées ne sont pas en guerre contre le Sud.

L'altiste, Tchaki Estherkhan, est une fille sans grâce physique particulière, avec des cheveux châains qui encadrent durement son visage. Son ossature plutôt forte la dessert, lui alourdit un peu les hanches. Mais c'est tout de même une fille, et les trois éléments masculins du quatuor sont amoureux d'elle. Ils la courtisent, et, parfois, sans que cela nuise à leur bonne entente, à la cohésion du groupe, elle accorde ses faveurs à l'un ou l'autre. En dehors de la promiscuité des voyages, qui fouette les sangs et favorise le libertinage, la source de ses succès sentimentaux doit être cherchée dans ses talents de musicienne. De son alto, elle tire des sons merveilleux. Le niveau technique du quatuor est bon, mais Tchaki Estherkhan possède un jeu d'une sûreté sans égale, très supérieur à celui de ses partenaires. Un jour, le violoncelliste l'écouterait et se tuerait.

A la fin des concerts, quand les auditeurs réclamaient un bis, les deux violonistes et le violoncelliste s'effaçaient, et Tchaki Estherkhan s'avancait seule en direction du public. Elle exécutait des pièces qu'elle

avait adaptées elle-même, des transcriptions de Kaanto Djylas, le compositeur fétiche du quatuor, des œuvres de Danylo Tagrakian, Sevasti Palataï, Naïssou Baldakchan : leurs œuvres d'exil, les plus déchirantes. Les respirations se tendaient. Soudain les larmes aux yeux, peu de gens parmi les auditeurs concevaient qu'un unique instrument vibrât devant eux, que quatre cordes seulement chantaient pour eux, si envoûtante se révélait la virtuosité de l'interprète. Tchaki Estherkhan créait autour d'elle une sphère sonore dont la richesse harmonique dépassait les limites de la sensibilité et de la mémoire humaines. A ces moments de somptueuse émotion, les murs s'écroulaient, le théâtre flottait, dérivait.

Le théâtre sombrait. Dimirtchi Makionian, le violoncelliste, s'adossait à sa chaise inconfortable et fermait à demi les paupières. La silhouette de Tchaki Estherkhan devenait l'essentiel d'un paysage étoilé, abstrait, que la rampe éblouissante ne troublait plus. Tchaki Estherkhan portait une jupe noire très simple, un chemisier sobre. Elle n'abusait pas du vibrato. A ses gestes ne se mêlait rien de superflu. L'austérité de son attitude abolissait la notion de spectacle et aidait à pénétrer au cœur miraculeux de la musique. Dimirtchi Makionian essayait de se convaincre que l'alto s'adressait à lui, exclusivement à lui, et que Tchaki Estherkhan puisait la magie de son inspiration dans le souvenir de plusieurs nuits tendres qu'ils avaient passées ensemble. De leur côté, les violonistes se mordaient les lèvres, afin de dissimuler au public leur exaltation ou leur trouble. Ils pensaient être les destinataires de ces lettres d'amour, de ces flammes chromatiques, de ces cadences, plagales ou non, de cet envol.

Mais elle, Tchaki Estherkhan, ne se remémorait pas un instant ses collègues et camarades, les trois hommes qui derrière elle religieusement l'admiraient. Elle n'évoquait pas ce qui, outre la musique, les liait, cette existence amicale dont ils extrayaient avec trop de vénération quelques heures d'abandon, des voluptés de chambre d'hôtel, un fugace plaisir de

wagon-lit. Archet en main, elle voguait jusqu'à des univers décalés, moins quotidiens. Elle y retrouvait un oiseau qu'elle avait connu avant la fondation du quatuor, avant les voyages, les contrats, le nomadisme. Elle l'avait rencontré et adulé à l'époque où elle étudiait encore au Conservatoire. L'oiseau était affublé d'un drôle de nom, Kirghyl Karakassian. Après un été de passion, il avait disparu. De lui Tchaki Estherkhan n'avait plus reçu la moindre nouvelle. Mais elle ne pouvait se résoudre à imaginer qu'il l'avait laissée pour une autre. Impuissante à rien savoir sur ce sujet, elle redoutait, en secret, une explication plus tragique. Kirghyl Karakassian parlait souvent d'aller guerroyer contre le frondisme là où le combat n'était pas perdu d'avance, comme ici. Peut-être avait-il eu l'occasion de franchir la frontière qui sépare, des intentions, les actes. Et peut-être gisait-il là-bas, dans les tranchées, parmi les débris de bombes, sous la poussière.

Quand ils étaient allongés l'un contre l'autre, mollement chauds, ou qu'ils ouvraient les yeux avant l'aube, glissant enlacés du songe à la nuit, il lui décrivait le pays où il avait vécu son enfance, une lande compliquée par des montagnes et des falaises à pic. Au milieu des rochers abrupts s'étaient installées des colonies troglodytes. Le basalte était truffé de galeries. Certains couloirs aboutissaient sur le versant sud. Depuis les grottes on dominait alors un extraordinaire ensemble de volcans, des cratères que moirait un azur intense. Lorsque l'altiste, lisérant de mélancolie la netteté de son timbre, ressemblait à une dormeuse sans regard, elle revoyait sans peine Kirghyl Karakassian. Elle retrouvait l'indicible douceur de ses plumes, de nouveau elle l'éprouvait sur son corps, sur ses lèvres, dans son ventre. Une faiblesse lui brouillait le creux des paumes. Appuyée sur Kirghyl, elle luttait contre le vertige, elle tentait de se pencher à l'endroit où débutait le gouffre. Avec lui elle contemplait les volutes bleues de la lave bleue, elle admirait, à travers les chicots obscurs des cheminées, les lacs de turquoise brûlante. A la musique

succédait alors un infini silence. Avec Kirghyl Karakassian elle suivait les oiseaux bleus qui planaient, sans un bruit, au-dessus des prairies bleues et des vapeurs.

Loin des bouleversants solos de Tchaki Estherkhan, c'est aussi l'histoire de Bieno Amirbekian, un des meilleurs voleurs de chevaux en ce siècle. Bieno, frère de Matko Amirbekian, a vingt-neuf ans. Sa science du vol lui a été transmise par d'excellents éducateurs, dont certains ont les moustaches si fournies que leurs extrémités peuvent être ramenées en arrière et nouées sur la nuque. Cultiver et préserver de si monstrueuses moustaches n'a rien d'une lubie folklorique. Par là on prouve que l'on a connu une dure et laborieuse existence, exempte d'erreurs : que l'on n'a pas dû subir les mauvais traitements des propriétaires, les tracasseries judiciaires, la geôle, la tondeuse. Il s'agit d'affirmer avec fierté, devant la communauté des initiés, son savoir-faire.

Contrairement à son frère Matko, piètre larron déjà capturé, déjà rasé, Bieno n'a jamais séjourné en prison. Il s'amuse à happer ses pointes au coin des lèvres, on dirait qu'il mâchouille un mors. Son physique de berger des steppes irradie l'insolence, la gaieté. Les paysannes, les épouses de fermiers raffolent de lui, ce qui n'est pas pour rien dans sa réussite professionnelle. A l'exception de Matko, tous les membres de la tribu Amirbekian, les oncles de Bieno, ses cousines, ses sœurs, ses grands-mères, ses aïeux, ont été de remarquables spécialistes à longues moustaches. Bieno Amirbekian marche sur leurs traces, encore que l'on puisse lui reprocher son manque de caractère, son attirance naïve, rustique, pour la grande ville, sa frivolité.

Bieno Amirbekian est venu promener dans la capitale sa mâle silhouette. Il est venu dépenser à Chamrouche des milliers de pièces, la fortune que lui a rapportée la vente d'un troupeau de pouliches superbes qui en une seule nuit ont changé huit fois de vallée, en galopant avec obéissance sur des sentiers pour chèvres, des lits de torrent, des éboulis.

Harcelé par une cour de fêtards ivres et de prostituées, lui-même buvant du matin au soir, il dilapide tout en quelques semaines. Un jour, par hasard, il aperçoit le bâtiment sinistre où Matko, son petit frère, est enfermé. Brutalement il se rappelle ses devoirs d'aîné. Il avait oublié les principes d'entraide, de générosité, qui depuis des générations honorent les Amirbekian. Le remords lui empoigne la gorge. Désormais économe il fouine ici et là, flâne dans Chamrouche, avec l'intention d'organiser l'évasion de Matko. Mais aucune idée ne surgit en lui, et maintenant il est désargenté, inculte et campagnard aussi bien dans les quartiers chics que dans les basfonds. La pègre, si différente des saines tribus de voleurs, lui déplâit. Un chef de gang se moque de lui, une fille lui tourne le dos. Il vague d'arrondissement en arrondissement, la moustache peignée à la citadine, habillé comme un vendeur de lingerie, autour du cou un foulard de soie qui cache l'égratignure blanche d'une balle, reçue dans les années quatre-vingt, une nuit qu'il était serré de près par une milice de palefreniers.

Sur le trottoir, la chaleur augmentait. Les trois, Matko Amirbekian, Will MacGrodno et Aram Bouderbichvili – l'inhabile ravisseur d'étalons, l'oiseau non repent et le lutteur maladroit –, les trois ex-prisonniers s'étaient partagé les quinze sous, mais ils ne s'étaient pas séparés. Ils restaient assis en face du portail de la scierie. Comme la fin de la pause approchait, des ouvriers allèrent fumer à l'extérieur de l'atelier. L'air embaumait le goudron et la résine de sapin, les planches neuves. Matko se leva, traversa la rue et engagea la discussion avec les hommes en salopette.

Je me rappelle Matko Amirbekian comme si c'était hier. Vingt-trois ans, un air d'adolescent moqueur, un peu triste ; des cheveux noirs, frisés malgré les coups de ciseaux hebdomadaires ; une peau couleur de pain recuit, à peine farinée par les années de prison ; les yeux d'un vert lichen très clair, l'iris obscurci légèrement sur le pourtour, comme si, quelque

part à l'intérieur de son regard, une grande sœur sorcière avait tracé un cercle de khôl ; une figure régulière, et, au-dessus de la bouche charnue, une moustache naissante, la pilosité d'un voleur déplorable, dès la fin de son apprentissage surpris la main dans le sac, battu, arrêté, humilié. Je suppose qu'il devait maîtriser le cœur des femmes avec plus de succès que les chevaux ombrageux ; qu'il devait dérober leurs baisers plus facilement que quand il s'agissait de rassurer les tarpan, de flatter les juments rétives qui hennissaient et ruaient, alertant les gardes assoupis, mordant, réveillant les villageois, piaffant, renâclant.

Ce 27 mai, un soleil resplendissant illuminait le zénith de la capitale.

Matko revint vers ses compagnons et leur tendit à chacun une cigarette. Une cigarette pour l'ex-prisonnier Aram Bouderbichvili, une cigarette pour l'ex-prisonnier Will MacGrodno. Lui-même fumait. Derrière le brouillard qu'exhalaient ses poumons, il s'abritait. Ses cils entrecroisés formaient un deuxième rideau de protection entre lui et le paysage tout simple, trop lumineux, de la rue. Un homme qui a vécu des années en cellule a du mal à se réhabituer à la clarté du printemps, au libre espace. Tous trois accusaient encore le choc de leur libération inattendue. Sur ce bout de trottoir, plus que tout à l'heure peut-être, ils se sentaient étourdis, incapables d'euphorie ou même de sincère bonne humeur. A leur tour, Aram et Will MacGrodno masquèrent leur désarroi sous de muettes bouffées grises. Will MacGrodno se racla le larynx et cracha. Au-delà du portail, les menuisiers avaient réenclenché le moteur de la scie circulaire et s'arc-boutaient devant un chariot rempli de planches jaunes. Minute après minute, l'animation du quartier industriel reprenait. Lorsque les trois éteignirent leur mégot, ils constatèrent que tout était en place et fonctionnait dans Chamrouche, et qu'eux, les fesses posées sur le granite du caniveau, stationnaient relégués en dehors de la vie normale, avec peu d'idées concernant leur proche avenir.

Comment redémarrer ? Emergeant du silence, Will MacGrodno suggéra qu'ils se mettent en quête du cirque Vanzetti, où Aram avait travaillé jusqu'à ce fameux et malencontreux étranglement qui avait mis un terme provisoire à sa carrière. Le cirque devait cahoter quelque part dans la région, ou en province. Qu'ils se renseignent sur les étapes de sa tournée, qu'ils le rattrapent et aillent s'y faire embaucher, Aram Bouderbichvili comme lutteur, Matko Amirbekian comme écuyer, par exemple, et lui, Will MacGrodno, comme équilibriste ou comme clown. Cette proposition ne suscita pas d'écho. Ensuite, Matko réfléchit à voix haute sur le fait que Will MacGrodno pourrait renouer des contacts avec son réseau ou son groupe, avec des migrants qui les aideraient à gagner l'étranger. Là-bas, dans les rangs de ceux du Sud, ils combattraient à visage découvert. Ils se battraient, autrement qu'à mains nues, contre le frondisme. Puis Aram intervint. Il conseillait plutôt à Matko de rechercher son frère. L'expert en troupeaux évanouis possédait certainement, à l'heure actuelle, une ferme ou un élevage aux écuries florissantes. On les prendrait bien, tous les trois, comme employés.

Conversation décousue, fantaisiste, qui ne s'étayait sur rien de raisonnable. Car Aram ne désirait pas s'épuiser de nouveau sur l'arène d'un cirque, chaque soir exposer ses ressources, sa loyauté d'athlète, aux coups pervers de colosses issus de la foule. Will MacGrodno, pour sa part, n'avait plus les clés permettant d'entrer dans les filières clandestines. Quant à Matko, après avoir sombrement ruminé, dans la prison Centrale, sur la question de sa vocation, il avait perdu son âme champêtre. L'enthousiasme tardait à se manifester en lui quand on lui parlait de chevaux, farouches ou non, ou même de vaches dont il faudrait s'occuper, au milieu de l'ennui bouseux de la steppe.

Puis Matko répéta l'avertissement des hommes en salopette. Attention, la gangrène redéploie ses forces. Les menuisiers avaient brossé pour lui le tableau de la situation politique à Chamrouche, telle qu'elle avait évolué

ces dernières semaines. Trop ensablée au loin, pas assez victorieuse et pas assez sanguinolente, la guerre ne mobilisait plus les foules. C'est pourquoi les frondistes, au lieu d'assister nerveusement à la baisse de leur cote de popularité, avaient adopté une nouvelle tactique : ils quittaient la scène gouvernementale. Mises brusquement en veilleuse, les envolées chauvines stigmatisant l'ennemi loqueteux des continents pauvres. L'heure avait sonné de raviver le flambeau des haines à domicile. Non moins loqueteux, l'ennemi intérieur s'était multiplié dans les sous-sols de la forteresse Chamrouche. Il convenait, chez soi, d'entamer un renettoyage radical.

Désormais les frondistes l'un après l'autre abandonnaient les postes ministériels qu'ils s'étaient, précédemment, attribués. Avant leur démission, ils signaient des décrets destinés à empoisonner leur successeur : l'amnistie d'un millier de prisonniers de droit commun, par exemple, selon des critères de pur hasard. En fait, on s'apercevait qu'ils avaient maintenu leurs pions à tous les points sensibles de la machine d'Etat. Depuis avril ils revitalisaient leur fureur en descendant sur le pavé, comme au bon vieux temps de leur ascension. Ils rendaient officiellement le pouvoir aux parlementaires, aux élus démocrates-nationaux, patriotes-nationalistes, patriotes - démocrates, militaires - nationalistes - et -sociaux. Qu'est-ce que c'est, ceux-là, encore ? bougonna Aram Bouderbichvili. Les mêmes qu'autrefois, tu peux parier, grinça Will MacGrodno. Les mêmes, oui, sous une autre étiquette, confirma Matko. Il avait repris son résumé. Tandis que les élus se rengorgeaient, les frondistes contrôlaient les coulisses du spectacle, et, dans la rue, en leur faveur ils canalisait les débords populaires.

Il y a des jours, dit Matko, où ils improvisent de terribles fêtes. Des jours où ils déclarent ouverte la chasse à la racaille. Ils lancent des expéditions contre les oiseaux, contre les intellectuels, contre les

chômeurs et les vagabonds qui ont tardé à se présenter dans leurs permanences pour demander la carte du parti.

Là-dessus, Will MacGrodno s'insurgea : Ils peuvent toujours attendre, dans leurs permanences ! Ce n'est pas moi qui irai m'y engluer les pattes !

L'histoire se complique, parce qu'il s'y mêle un écrivain, Iakoub Khadjbakiro, et que, lorsque le monde lui déplait sous tous ses angles, l'écrivain, sur le papier, métamorphose le tissu de la vérité. Il ne se contente pas d'énoncer, sur un ton d'amertume dépitée, ce qui l'entoure. Il ne reproduit pas trait pour trait l'élémentaire brutalité, l'animale tragédie à quoi se réduit le destin des hommes. S'il procédait ainsi, il se dégoûterait vite, il se laisserait. Il composerait seulement de petits tableaux anecdotiques, il étofferait médiocrement la médiocre réalité. Il n'éprouverait aucun plaisir à son art et vite cesserait d'écrire. Au lieu de cela, il choisit, de la vie réelle, les brins les plus ténus, ombres et harmoniques, et à ses souvenirs il les entremêle, à des visions qu'il a eues pendant son sommeil et qu'il chérit, à son passé il les entrelace, aux impatiences, aux erreurs, aux croyances déçues de son enfance. Selon son humeur il reconstitue et remodèle, dans sa tête, ce qu'il a vu.

Aux hideurs de l'actualité Iakoub Khadjbakiro avait coutume, dans ses livres, de substituer ses propres images absurdes. Ses propres hallucinations partiales, inquiétantes et inquiètes. La plupart du temps, mais pas toujours, évidemment, il obéissait à des règles logiques. Il dépeignait le monde contemporain, sur les mots il réfléchissait son expérience personnelle, il scrutait sa génération, celle qui s'était sabordée dans la veulerie et les renoncements. A son avis, les rêves contenaient des clés indispensables pour comprendre l'état du monde, pour apprécier les données de l'époque historique, le niveau moral auquel l'humanité stagnait depuis des siècles. C'est pourquoi, en son analyse des choses, il incluait de vastes portions oniriques de l'univers. Sur ses portraits d'hommes et de femmes il greffait des comportements somnambulaires,

des modes nocturnes de pensée. A ses personnages il prêtait des desseins saugrenus, proches de la folie. Iakoub Khadjbakiro semblait travailler sur d'abstraites fantasmagories, mais soudain ses mondes parallèles, exotiques, coïncidaient avec ce qui était enfoui dans l'inconscient du premier venu. Soudain, par le souterrain des mirages, on débouchait sur la place principale de la capitale. On se retrouvait bel et bien à Chamrouche, avec sa vie quotidienne touffue, banale, et avec les millénaires cancers toujours actifs en chacun, les millénaires barbaries, les millénaires reculades. Exotique est le terme que l'on applique à des particules déconcertantes, mais fondamentales, de la matière.

Lire un roman de Iakoub Khadjbakiro revenait souvent à voyager sans tenue de sauvetage, périlleusement, à travers les hantises et les hontes de notre temps, au cœur de ce que refoulent et nient les gens qui passent. Au cœur des mauvais rêves de Chamrouche. Mais Iakoub Khadjbakiro vivait aussi sa propre histoire. Elle pouvait se définir ainsi : il souffrait de rédiger des ouvrages peu conformes au goût du public, remplis d'énigmes que peu de lecteurs décortiquaient, des textes pour oiseaux perdus qui ne lui assuraient aucun succès et lui attiraient la réprobation des services frondistes. Il aurait voulu bâtir un livre plus efficace, où la poésie ne s'interposerait pas entre lui et sa dénonciation de l'idéologie dominante, une œuvre sans décalages, sans chimères, sans emboîtures. Il projetait d'y consacrer toutes ses forces, d'y sacrifier la paix relative de son existence. Mais il ne réussissait pas à mettre en pages, sans métaphores, sa répugnance, la nausée qui le saisissait en face du présent et des habitants de ce présent. En outre, écrire selon la mode du jour, selon les canons en vigueur, correspondait pour lui à une lâcheté dont il ne voulait pas se salir la conscience. A une capitulation devant la forme, les couleurs, la respiration, l'intelligence, la sensibilité et la langue mensongères d'un système où rien n'était innocent et impollué.

Avec Iakoub Khadjbakiro on aborde donc l'histoire d'un homme qui vit dans l'angoisse de ne pas être limpide, un homme que le réel obsède vingt-quatre heures sur vingt-quatre, et qui pourtant s'exprime de manière ésotérique, sibylline, en logeant ses héros dans des sociétés nébuleuses, à des époques irreconnaissables.

De son roman le plus lisible, à venir, il n'avait encore mis en chantier que la dernière scène.

Iakoub Khadjbakiro avait aimé plusieurs femmes au cours de sa vie, et en particulier Dojna Magidjamalian, Hakatia Badrinourbat et Vassila Temirbekian. Comme au théâtre, par des entrées diverses, Dojna, puis Hakatia et Vassila l'une après l'autre pénétraient sur le décor désolé de cette dernière scène qu'il avait longtemps imaginée en pleine nature, à la lisière d'une forêt ou dans une clairière, mais que de plus en plus il rapprochait de lui, la situant à Chamrouche, quelque part au centre de la capitale. La conduite de ces trois femmes était étrange et il n'en découlait rien de sensé d'un point de vue romanesque. Iakoub Khadjbakiro désirait qu'elles se rendissent chacune à une extrémité du tableau, et il comptait alors avec une certaine solennité se courber vers leurs visages, tous différents mais sombres, très beaux, les visages de trois femmes au-delà de leur jeunesse, transfigurées par les épreuves que le frondisme les avait obligées à subir. Il ne craindrait pas de s'attarder sur ces traits qui seraient devenus les symboles du monde, à la fois imprégnés d'espoir et lavés de tout espoir. Puis Dojna lèverait la tête et commencerait à chanter à mi-voix, un chant ample et lent, d'une tristesse sans bornes, et Hakatia après être restée muette s'accorderait à elle, à la tierce, et bientôt Vassila les rejoindrait. La mélodie n'aurait aucun caractère spectaculaire, sinon celui-ci : elle se développerait comme pour ne jamais s'arrêter, au centre d'un espace figé et silencieux. Voilà comment Iakoub Khadjbakiro souhaitait clore ce roman qu'il n'arrivait pas à écrire : sur un point d'orgue. Sur un point d'orgue que nul n'aurait envie de rompre.

C'est aussi l'histoire de deux frondistes qui semblent en tous points identiques. En fait, ils sont trois, cinq cents, mille, ils sont légion, des millions. Beaucoup plus de deux. Leur nombre s'explique par des facteurs économiques et sociaux, mais il faut avoir le courage de compléter l'explication en disant que quelque chose d'instinctif, inscrit sans doute dans le patrimoine génétique de l'espèce, pousse les grandes masses humaines à cautionner ce qui promet la désolation et le carnage. Un élan mystérieux anime collectivement les esprits et les dévoie vers le pire. Il suffit qu'aux opinions publiques on désigne un ennemi hors des frontières pour qu'en une nuit elles se bellicisent et fassent bloc autour de nos soldats ; pour qu'après une seule journée d'orchestration du mensonge elles plébiscitent les bombardements, réclament à n'importe quel prix la victoire ; goulûment elles s'abreuvent à la propagande martiale. Quand des tribuns désignent, à l'intérieur des frontières, des boucs émissaires, les foules se tiennent bouche cousue devant les crimes, ou encore se radicalisent, s'amourachent follement des forts en gueule, languissent après un nouveau printemps de génocide. Le succès des frondistes s'appuie également sur la personnalité de leurs chefs. Après une période de pure et simple sauvagerie, ceux-ci élaborent des plans pour mille ans. Ils optent pour des tactiques subtiles, intégrant la notion de long terme et même de pérennité. Parmi les figures les plus frappantes de cette jeune génération s'impose un homme, Balynt Zagoebel, dont la rouerie, l'absence de scrupules et la violence embrasent les partisans.

Les attentats qui déciment sa famille attirent sur lui la compassion du plus grand nombre et contribuent à durcir sa détermination. Le père de Balynt Zagoebel, un industriel de la chimie et de l'armement, est tué d'une bombe par deux inconnus. Bien que se déplaçant en voiture blindée, l'épouse et le fils de Balynt Zagoebel tombent dans une embuscade et sont becquetés à mort par des oiseaux. Dès la fin des années soixante, Zagoebel peut être considéré comme le rouage le plus

solide, le plus astucieux, le moins accessible à la pitié, de toute la machinerie totalitaire. L'idée de se retirer du pouvoir vient de lui. Rien ne menace le parti, l'ensemble des leviers de commande de l'Etat lui obéit, mais il remet les institutions légales entre les mains des patriotes-pitres et des sociales-marionnettes. Pour lui il conserve la rue, la presse, la police, de vives sympathies à l'état-major, chez les sous-officiers d'active, dans l'industrie. Désormais aucune paille ne peut fragiliser l'acier du frondisme. Les revers dans la guerre contre les pays du Sud, les mauvais résultats commerciaux et agricoles ne pourront lui être imputés. Au gouvernement, de fats fantoches maintenant légifèrent, administrent. De ces personnages on retiendra le costume trois-pièces, les chaussures bien cirées, on admirera l'étendue du vocabulaire, l'autorité patricienne, il est vrai un peu amoindrie par un zézalement sénile. Sur eux les sous-directeurs de collèges ne tarissent pas d'éloges. Leurs interventions devant la Chambre sont retransmises sur les ondes, d'où peut-être, dans les micros, une petite tendance au trémolo pathétique. Quelques-uns peignent en coque leurs toupets gris, afin de plaire à la tranche d'âge des dix-huit trente-deux ans.

Mais nous parlions de Zagoebel. Balynt Zagoebel est un homme des années quarante, il le sera jusqu'à la mort. D'ici là, il continuera à porter des vêtements démodés, de longs imperméables, des gants de chevreau. Il ne cessera de peaufiner son style d'homme de l'ombre. Il persistera dans ses habitudes, les haussant au niveau de la légende. Il griffonnera ordres et discours sur le même éternel carnet à spirale. Il plongera les mains dans les poches d'un manteau de cuir beige, quel que soit le temps il donnera l'impression d'être habillé pour l'automne, pour le voyage, pour la nuit. Son sourire, il le réservera pour ses propres boutades, que parfois il aura préparées à l'avance, et parfois non, mais qui toujours comporteront un élément odieux conçu pour exciter les masses. Ainsi, au fil des ans, perpétuera-t-il un ton, une démarche, une attitude frondistes qui ne

seront rien d'autre qu'un placage artificiel des années quarante sur la fin du siècle et sur la planète. La physionomie de Balynt Zagoebel plaira à des millions de gens jusqu'à sa mort. Elle remuera en eux des souvenirs. Elle leur rappellera à la fois leur instituteur, leur garagiste, leur chef d'atelier, elle leur rappellera un acteur de cinéma, une vedette des années cinquante dont ils auront oublié le nom et les films : une tête ordinaire, donc, familière, et en même temps une tête liée à toutes les magies des salles noires.

Avec une incontestable science de la gloire, Balynt Zagoebel ne se montre pas trop en public. Seulement lors des occasions dont il flaire que l'histoire mentionnera la date. Quand le vent tourne à l'aigre, et qu'il redevient opportun de tonner contre les fauteurs de trouble et de décadence. Le plus souvent, c'est un autre qui à sa place apparaît devant la foule et attise la foule. Un autre qui s'expose à la mitraille toujours possible d'un terroriste. Un fidèle et vieil ami, qui semble surgir du même arrière-commissariat des années quarante, qui possède la même voix que lui, les mêmes tics, la même provision de plaisanteries autour de quoi explose la cruauté hilare des masses, le même rictus de star sur le déclin, le même carnet à spirale, le même nom. Oui, un double parfait : Balynt Zagoebel.

A force de virer d'avenue en avenue, les trois ex-détenus avaient fini par s'éloigner de la prison et de la zone industrielle. Et, comme ils déambulaient sans prendre soin de s'orienter, ils s'étaient égarés. Ils marchaient lentement dans un arrondissement paisible. Sans le savoir, ils étaient passés sous les fenêtres de l'écrivain Iakoub Khadjbakiro. Plus loin, ils avaient commencé à chercher le chemin d'un foyer de jeunes travailleurs où ils pourraient, selon Will MacGrodnio, obtenir un logement pour la nuit. Ils s'étaient concertés, avaient discuté, à l'entrée d'une rue. Aux citadins ils n'osaient pas adresser la parole. Ils étaient plantés à l'entrée de cette rue et, à quelques mètres, des petites filles

jouaient à la marelle. Sur le trottoir inondé de soleil elles avaient tracé des cases, avec un morceau de craie vraisemblablement volé dans une salle de classe, et elles sautillaient à clochepied, en se chamaillant et sans rire. Au-dessus d'elles pendouillait un drapeau du parti. La maison devant laquelle dansotaient les gamines était un local frondiste, peut-être une salle de réunion, ou la permanence d'une patrouille de salubrité. Aram, Matko, Will MacGrodno avaient fait demi-tour.

Ils avaient ensuite échoué dans le centre affairiste de Chamrouche. A côté d'eux maintenant se succédaient les magasins de luxe, les cinémas chics. Les boulevards grouillaient. Intimidés, les trois ne proféraient plus un son. Ils consacraient leur énergie à ne gêner personne, à éviter les piétons qui sur eux fondaient, les tenant pour quantité négligeable. Chez maint promeneur on décelait la morgue des repus, la bonne forme physique acquise dans des clubs de gymnastique ou de tae-kwon-do. Mine mécontente ou, au contraire, illuminée d'un mépris triomphal, ces gens allaient. On les imaginait aisément assistant à un meeting de Balynt Zagoebel, tout à coup touchés par la grâce de la camaraderie, vomissant, dans le cri général, leurs rancœurs, levant le bras en oblique avec des milliers de furieux comparables, enfin se prenant d'amour, eux si richement parfumés, pour l'odeur de frites de leurs voisins, s'enivrant au sein de la multitude, prêts sur-le-champ à partir où on les enverrait, prêts à offrir leur sang et à patauger si nécessaire dans le sang des autres, à mourir et à tuer pour débarrasser le monde de sa racaille.

Voilà pourquoi, alors qu'on abordait les années quatre-vingt-dix, l'air avait des relents d'années cinquante et même quarante, et des lueurs de gabardines en cuir, et une consistance un peu fauve, comme dans les remous qui particularisent le sillage des chiens et des maîtres-chiens.

Will MacGrodno se sent agacé, mal à l'aise. Tous trois ont faim. Ils décident de manger un morceau dans un café-restaurant. Ils s'engagent dans une rue transversale, moins houleuse. L'établissement est moderne,

décoré d'une matière plastique qui imite le marbre à s'y méprendre. De l'intérieur, les vitres paraissent avoir été lavées avec un torchon enduit de plâtre. Des traînées dessinent, dans les reflets du soleil, de volumineux serpents enchevêtrés. Il n'y a qu'un consommateur, un homme jeune, bien habillé, qui près de l'entrée boit un thé au citron, à petites gorgées. Les trois s'accourent au comptoir, afin de payer moins cher. En attendant la serveuse, ils jouent à un jeu. Ils mettent en commun les espèces de passeports provisoires qu'on leur a délivrés au greffe de la prison, ils les brassent en fermant les yeux et ils les tirent au sort. A Will MacGrodno échoient les papiers d'Aram Bouderbichvili ; Aram, lui, devient un oiseau, devient Will MacGrodno ; quant à Matko, il reste Matko Amirbekian.

Ce n'est pas une employée qui franchit la porte de service, mais le propriétaire, un homme courtaud, mafflu, à peau et à lunettes grasses. A peine aperçoit-il les trois nouveaux clients que son faciès se teinte de mouchetures hostiles.

Peut-être que vous savez pas lire ? interroge-t-il. Et son doigt boudiné, son ongle en deuil pointent vers l'écriteau suspendu contre le percolateur : LA MAISON SERT PAS LES NÈGUES ET ENCORE MOINS LES PIAFS.

On voudrait trois pains au jambon, dit Matko.

Alors, c'est ce que je pensais. Vous savez pas lire, dit le cafetier. Pouvez tenter votre chance ailleurs. Ici, on sert pas les nègues.

Aram hausse les épaules. Malgré la prison, il a conservé une stature de lutteur. La moitié de son temps de cellule, il l'a consacrée à faire des tractions, des abdominaux, des exercices de musculation ou d'assouplissement. Même quand l'exiguïté des murs contrariait tout effort, même quand la puanteur des tinettes ôtait le goût de respecter son propre corps. Cette activité obstinée l'a empêché de s'avachir ou de s'aigrir. Il gonfle les pectoraux, écarte les bras pour les poser sur la barre du comptoir, et, sans agressivité, il dit : Je m'appelle Will MacGrodno et

je ne suis pas un nègue. Nous voudrions trois pains au jambon et une carafe d'eau.

A son tour, Will MacGrodno s'appuie sur la rampe chromée qui protège le faux marbre en plastique. Will MacGrodno n'a pas la tranquillité professionnelle d'Aram. La voix tremblante d'indignation, il assène : Je m'appelle Aram Bouderbichvili. Je suppose que ce nom vous dit quelque chose ?

Le patron recule vers ses bouteilles, mais il ne paraît pas impressionné. Des années se sont écoulées depuis l'affaire du cirque Vanzetti. Il ne se souvient probablement de rien. Il siffle entre ses dents avec une méchanceté méditative et secoue la tête. Puis, négligeant Will MacGrodno, il mesure du coin de l'œil la silhouette herculéenne. Il n'en distingue que la partie supérieure, la figure impassible, la chemise à carreaux verts, vêtement qui à lui seul proclame l'appartenance d'Aram à la classe inépuisable des pauvres types.

Ecoute-moi bien. Comment que t'as dit, ton nom ? Will MacGrodzingue ? C'est ça ?

MacGrodno, corrige Aram.

Un nom de nègue, diagnostique le cafetier. Tu t'appelles Bill MacGrodzingue, tu dis ? Alors, t'es un nègue. Et tes copains, pareil. Et maintenant vous foutez le camp ou je téléphone à la police.

Tous les trois, ils le dévisagent. Chacun à sa manière. Matko Amirbekian dirige sur lui la splendeur émeraude de son regard d'homme libre, il cligne, une seule fois, des paupières, et il l'enclôt dans un cercle magique de khôl. Sourcils froncés, consciencieusement, Will MacGrodno le pique et le troue de la naissance des cheveux aux plis du double menton. Les yeux d'Aram Bouderbichvili ont un peu rétréci, comme toujours cela se produit avant un assaut aux poings. Matko est le premier à pivoter vers la sortie. Les autres le suivent. Ils n'ont pas envie

de commenter l'incident et ils n'ont pas non plus envie de s'asseoir sur le trottoir.

La rumeur de la capitale les enveloppe : frottement des pas, échos de conversations, changement de vitesse des autobus, camions, avertisseurs, stridence des freins. Matko reste Matko, mais Aram ne sait plus très bien s'il est à nouveau Aram Bouderbichvili, ou encore Will MacGrodno. Will MacGrodno ne dissimule pas qu'il a été ébranlé jusqu'au tréfonds. Il tord sinistrement la bouche et se racle la gorge. Sous son crâne trotte une phrase solitaire. Elle trépigne, jacasse, se cogne à toutes les issues, mais ne jaillit pas vers l'extérieur : Ce nom vous dit quelque chose ? Ce nom vous dit quelque chose ?

Ils parcourent cinquante mètres. Ils sont rejoints par l'homme qui tout à l'heure lampait du thé en étudiant les boas lovés, plâtreux, inscrits en filigrane dans la vitre. Il a le teint bronzé d'un méridional, mais soudain il paraît pâle. Il se met à leur hauteur et s'arrête. Tous s'arrêtent.

Vous savez, tout le monde n'est pas aussi nul que ce type, dit-il. Moi aussi, je suis nègue, en un sens. Je ne voudrais pas que vous croyiez que tout le monde pense comme eux.

Ses lèvres fines, sous le coup de l'émotion, frémissent. Ils ont remarqué qu'il a buté sur le mot nègue, qu'il faut avoir la fibre frondiste pour prononcer sans trouble. Sa solidarité haletante, sincère, leur met du baume au cœur. Il se nomme Dimirtchi Makionian et il est violoncelliste. Il leur demande s'ils ont besoin d'argent, et, bien que cette question ait été formulée sans condescendance, d'une façon on ne peut plus fraternelle, fièrement ils répondent que tout va bien sur ce plan-là. Alors le violoncelliste leur fait un cadeau. Il leur offre à chacun un billet pour le concert qui se tiendra le soir même, ce 27 mai, à huit heures. Malheureusement, il n'est pas sûr que le concert ait lieu.

Vous avez vu les affiches ? s'inquiète-t-il.

Tous les quatre, ils cherchent une affiche annonçant le concert du soir. Au centre de Chamrouche, il y a des panneaux sur lesquels s'étalent des réclames culturelles, les programmes des spectacles, des abonnements. Ils replongent dans le courant chaotique des avenues bordées de maisons où habitent les millionnaires. Ils trouvent l'affiche. Ils en trouvent deux. Sur la première, on lit la composition du quatuor, le quatuor Djylas. Ansaf Vildan, violon. Mourtaza Tchopalav, violon. Tchaki Estherkhan, alto. Tchaki ? interrompt Matko, car c'est un prénom qui convient aussi bien pour une fille que pour un garçon. Une femme, précise Dimirtchi, une interprète merveilleuse. La meilleure altiste de Chamrouche. Dimirtchi Makionian, violoncelle. Des graffiti injurieux maculent la deuxième affiche. Le nom de Kaanto Djylas a été barré. LES PIAFS A LA RÔTISSOIRE, est-il écrit. Et des obscénités, un sigle groupusculaire, le numéro de téléphone d'un répondeur.

Les trois sont contents d'avoir à leur côté Dimirtchi Makionian. Ce matin, ils ouvraient les yeux dans l'aube sale de la prison, ils avaient pour perspective une corvée de nettoyage des couloirs, et les voilà qui maintenant discutent sur les grands boulevards, en amitié avec un musicien célèbre.

Le destin du concert les intéresse.

Ce n'est pas tellement à notre formation qu'ils en veulent pour l'instant, explique Dimirtchi Makionian. Toute leur hargne est dirigée sur les compositeurs inscrits au programme. Djylas, Ichkouat, Naïssou Baldakchan. Vous les connaissez ?

Vous aimez ?

Will MacGrodnou confesse leur triple ignorance. Il ose ensuite chuchoter la vérité, justifier leur inculture, exposer clairement d'où ils sortent. Pourquoi ils se sentent si étrangers, aujourd'hui, à la rue. Le violoncelliste sourit d'un air presque coupable. Il les frôle l'un après l'autre d'un regard accueillant.

Vous allez aimer, promet-il. Baldakchan. Il est surtout connu à cause de ses œuvres pour voix de femmes. Son poème pour trio vocal et orchestre. Extraordinaire. Un génie, mais il étouffait ici, il a dû s'expatrier. Puis il est revenu à Chamrouche. L'exil lui pesait. Il est revenu pour se suicider. Vous allez voir, son quatuor ne laisse personne indifférent. Je mets ma main à couper que vous adorerez.

Autour d'eux, des hommes marchent droit, le menton rentré, accompagnés de jolies femmes qui se serrent dans des imperméables des années cinquante.

Ne nous attroupons pas, conseille le violoncelliste, et il les conduit à l'écart. Naïssou Baldakchan, dit-il. Kaanto Djylas, Tamian Ichkouat. Des nègues. Tous des nègues. Et mes copains, pareil.

A quatre heures de l'après-midi, juste au moment où Dimirtchi Makionian et les ex-prisonniers liaient connaissance, deux camions et une automobile bleu foncé s'engagèrent sur le chemin rempli d'ornières qui menait aux baraquements du cirque Vanzetti, dont le clown Baxir Kodek était une des attractions. Un cirque, après plusieurs saisons de tournée en province, essaie toujours de boucler son périple par au moins un semestre dans les alentours de la capitale. Le public est identique à celui des villes séparées de Chamrouche par des centaines, voire des milliers de kilomètres, mais les forains sont unanimes pour souhaiter cette réinsertion cyclique en un lieu dont la mention ajoute, pensent-ils, un prestige certain à leur travail. Vanzetti avait décidé de réinstaller sa compagnie dans la banlieue de Chamrouche. La caravane, pour l'année à venir, limiterait ses déplacements aux concentrations de la grande couronne.

Les véhicules cahotèrent prudemment jusqu'au chapiteau, le contournèrent, dépassèrent les cages de la ménagerie et s'immobilisèrent devant les roulottes. L'herbe du terrain vague blanchoyait sous la poussière, le soleil. Les bêtes dormaient dans leurs cages. Au loin, la ville

bruissait, un murmure continu, ponctué par des sirènes bien nettes malgré la distance, celles des pompiers et celles de la police. Ici, dans cette zone peu construite, le calme régnait. Les artistes étaient invisibles. Sans doute quelques-uns répétaient-ils un numéro sous la tente non éclairée, sur la piste qui empestait la mort, la viande pour fauves, la sueur froide. D'autres avaient dû partir en excursion à Chamrouche, ou alors ils somnolaient à l'intérieur de leurs maisons ambulantes.

J'ai toujours été sensible à l'atmosphère de déroute crasseuse qui rampe autour des installations foraines pendant les heures diurnes. Plus le moindre sortilège sur cet envers du décor, seulement des bâches, des madriers mille fois cabossés, des cordes. Même quand la guérite de vente des billets vient d'être repeinte à neuf, et même si, en l'honneur de la capitale et de ses habitants, illusionnistes et dompteurs ont lessivé le matériel sous toutes ses coutures, on ne retrouve la féerie du soir que sous une version affreusement défraîchie. De vieux maillots aux couleurs ternes et des caleçons pendent au-dessus des cuvettes ; l'escabeau par lequel on accède au logement de l'écuyère est fiché de travers dans la boue ; au fond de niches sans lumière, obturées par du contre-plaqué et du crottin, les bêtes ruminent avec bruit, s'ennuient. De chaque détail émane le contraire triste du mensonge. L'absence de mystère devient effarante, rien n'alimente plus la mélancolie, les souvenirs et leur enfance. Brusquement frotté à cette variante misérable de la réalité, brusquement obligé de toucher ce corps dépouillé, on est adulte, et on se laisse terrasser par la honte.

Cette atmosphère n'émute pas les visiteurs.

Les chauffeurs des camions sautèrent sur l'herbe. Après avoir à deux reprises actionné son avertisseur sonore, le conducteur de l'automobile descendit, bientôt imité par son passager, un grand brun aux cheveux propres dont plusieurs mèches avaient été dépeignées quand ils avaient roulé vitres baissées sur le périphérique. Sa coiffure lui donnait un aspect

de rapace à aigrette ; mais les rapaces de ce genre ne sont pas des oiseaux. Le cuir beige du manteau, sa qualité exceptionnelle, son grain luxueux, trahissaient l'appartenance à une race fort différente. Le conducteur portait lui aussi des vêtements de prix, élégants, bien que savamment démodés. Les deux automobilistes se dirigèrent vers une roulotte jaune. Celle-là autant qu'une autre ; ils l'avaient choisie au hasard.

Comme ils savaient que l'on n'aurait pas besoin d'eux dans l'immédiat, les chauffeurs de camion décidèrent d'aller tester l'apathie des lions.

Baxir Kodek terminait sa sieste lorsque la naine Sarvara Dradjia frappa à la porte et entra. Elle était escortée de deux personnages qui derrière elle avaient une prestance de géants maigres.

Le clown avait entendu le klaxon, mais il ne s'était pas précipité à la fenêtre pour voir de quoi il s'agissait. Dans un demi-sommeil, il avait pensé : La mort. C'est la mort qui sonne du cor. Et maintenant que Sarvara Dradjia reprenait son souffle près de la table et tremblait, et que depuis sa couchette il apercevait les traits durs de ceux qu'elle avait guidés jusqu'à lui, il se disait : Juste après avoir soufflé dans sa trompe, la mort a trouvé la tanière où je me cachais d'elle. Sarvara formulait en sa direction une prière muette. Il se leva à la rencontre des intrus, s'arrêta pour attirer la naine contre lui. Sa sérénité était contagieuse. La naine, sous sa main, se décontracta un peu. Les envoyés de la mort restaient campés sur la dernière marche. Dans la ménagerie, les lions agacés rugissaient.

Vanzetti n'est pas là, paraît-il ?

Non, confirma le clown. Il est en ville.

Le faux rapace avait les mains dans les poches. Il les dégagea. Maintenant il tenait un carnet à spirale et une liasse considérable de billets de banque. Il parlait.

La petite m'a dit que vous assuriez l'intérim du directeur. Mais peu importe. L'essentiel est que nous ayons un interlocuteur qui puisse nous dépanner. Voilà en deux mots ce qui nous amène. Vous avez prévu une

séance, ce soir ? Bon. Nous vous achetons toutes vos places. Au prix fort. Une excellente affaire pour Vanzetti. Qu'après il n'aille pas pleurnicher qu'on lui a causé un préjudice.

L'aigrette dressée, il débitait son discours, sur un ton impérieux de propriétaire en train de menacer d'expulsion un mauvais locataire. Il avait ouvert son petit carnet et il s'y reportait à brefs coups d'œil, comme si les phrases qu'il lâchait pouvaient être suggérées par des abréviations ou des chiffres qu'il avait un jour, en prévision de cette minute, alignés.

A cela, dit-il, j'ajoute une bonne prime. Ne jamais oublier le pourboire des artistes, c'est notre politique.

La liasse alla atterrir sur le plaid froissé qui recouvrait le lit du clown. Les billets composaient un volume pourpre et compact. Ils avaient l'air neufs.

Je suis vraiment désolé, commença Baxir Kodek.

L'autre lui coupa la parole.

Bien. En échange, parce que tout de même on va demander aux artistes une contrepartie, vous nous interpréterez un spectacle en plein air, là où on vous l'indiquera. D'accord ? Tout est limpide. Vous représentez la culture populaire. Nous, nous soutenons la culture populaire.

Baxir Kodek caressait l'épaule, la naissance du bras de Sarvara Dradjia. Entre eux s'établissait une communication silencieuse. La naine lui transmettait son angoisse, le pressentiment aigu d'un désastre ; lui, essayait de la convaincre de ne pas céder à la terreur. Sous l'étoffe légère, Baxir devinait la bretelle du soutien-gorge de Sarvara, la mollesse presque enfantine de sa chair. Avec sa main il lui disait que ces individus n'existaient pas, qu'ils étaient, tout au plus, des imperméables animés, des êtres factices, délégués par des millions d'hommes et de femmes très ordinaires pour irradier, en public, au nom de tous, la mort. Afin d'apaiser Sarvara il réussissait à feindre, une fois encore, le courage. En lui

montaient des plaintes de bête aux abois, il voyait une volonté de crime nimer la cervelle du beau parleur, il avait envie de se convulser sans retenue, de s'agenouiller comme une proie vaincue, mais, par une pression de la paume, il expliquait à Sarvara qu'il ne fallait pas succomber à la peur.

Je suis désolé, refusa-t-il. Je ne peux pas décider à la place de Vanzetti. D'ailleurs, d'un point de vue technique, votre proposition est irréalisable. Je regrette, messieurs. Peut-être pourriez-vous me laisser vos coordonnées ? Une adresse ? Un numéro de téléphone ? Vanzetti...

Il y eut un instant de flottement. De stupéfaction et de flottement. Puis le rapace décolla, de ses gencives, les lèvres, modelant une lippe ironique, et siffla : Mais qu'est-ce que c'est que ce cirque ? Qu'est-ce que c'est que ce moineau-là ?

Son compagnon pouffa méchamment. Il montrait une obséquiosité rigide de tueur professionnel et contemplait Baxir comme s'il allait, sous peu, extraire de son manteau un pistolet et le décharger sur tout ce qui était vivant dans la roulotte. Du bout des doigts, le rapace rabattit son aigrette inesthétique. Aussitôt, il se mit à ressembler à un acteur de cinéma des années cinquante, à une vedette néo-réaliste du temps où le noir et blanc concurrençait encore la couleur.

Si Vanzetti proteste, vous nous l'enverrez, d'accord ? gronda l'envoyé de la mort, l'envoyé de millions d'hommes et de femmes très ordinaires, le rapace, l'acteur, la vedette néo-réaliste, le chef frondiste, Balynt Zagoebel.

D'accord ? Bon. Maintenant, vous allez vous remuer. Dans trois quarts d'heure, tout ce que vous avez comme saltimbanques et comme équipement démontable sera chargé dans les camions. On n'embarquera pas les animaux. Raisons techniques, comme vous dites. Je veux des jongleurs, des clowns, des équilibristes, des cracheurs de feu, vos monstres et votre orchestre. La culture populaire, comprenez ? On se

fiche de Vanzetti, on vous nomme responsable. Vous m'avez reconnu ? Oui ? Alors, pas de problème. On démarrera d'ici dans trois quarts d'heure. Là-bas, vous aurez le temps de tout installer. Pour une séance formidable. On vous fait confiance pour l'ambiance, les flonflons, la fête. L'argent est là, tout est en règle. Nous soutiendrons toujours la culture populaire. Vu ? Toujours et toujours.

Dans le dos de Balynt Zagoebel, il y avait le terrain vague, la roulotte blanche de Vanzetti, le tueur, l'écho des lions qui s'énervaient, des chevaux qui sur la paille piaffaient.

Baxir fit un geste d'impuissance, se baissa, s'assit sur ses talons et posa les mains sur les hanches de Sarvara Dradjia dont il sentait à côté de lui l'effroi insupportable. Les yeux de Sarvara se rivèrent pathétiquement à ceux de Baxir. Depuis que le lutteur Aram Bouderbichvili avait bouclé ses bagages pour la prison, la naine était devenue la confidente du clown. Seule la naine savait que Baxir n'avait aucun goût pour le cirque, qu'il était dévoré sans cesse par la cruauté lugubre de son métier. Elle seule connaissait sa définition du frondisme. Le frondisme, lui avait-il confié, c'est quand tu es battu devant une foule et que tu tombes, et que la foule rit aux larmes. Le frondisme ne se tissait pas à partir de quelques chefs malveillants ; il était une expression naturelle de la foule. Il va de soi que le frondisme était bien autre chose encore. Baxir s'était accroupi pour se trouver à la hauteur de Sarvara et il la consolait avec un large sourire, comme on console une très petite fille et non une femme, en approchant d'elle un visage et un regard qui recèlent tout l'espoir et toute la confiance du monde.

Le frondisme est aussi un miroir aux alouettes. Dans les couches sociales les plus diverses ses feux attirent, hypnotisent, ses facettes distordent et piègent. D'un reflet l'autre les alouettes, jugeote entre parenthèses, s'étourdissent. Virevoltant en biais elles foncent, avec allégresse elles rebondissent, incapables de modifier, de refuser, la

trajectoire qu'on leur assigne. En chantant elles s'abandonnent, par paquets de cent, par paquets de mille, par millions. Mais les alouettes ne sont pas des oiseaux. Prenons-en pour preuve Bieno Amirbekian, légendaire voleur de chevaux. Bieno a été recruté par les frondistes.

Voilà pourtant un homme élevé dans la droiture par le clan Amirbekian au grand complet : des oncles insoumis, des tantes et des cousines têtues, rebelles, qui n'ont jamais, de la puberté au cercueil, accepté fût-ce l'idée du rasoir. Voilà un garçon éduqué par des pères qui lui apprennent les ficelles du métier et gravent sous son crâne l'amour des terres sans frontières, la haine des barrières, barbelées ou non ; un bambin bercé par des mères qui fredonnent au-dessus de lui des hymnes de liberté où sont brocardés les riches possédants, les puissants de la ville et de la campagne. Dès son plus jeune âge il sait qu'une honte irréparable accablerait le clan si l'un de ses membres allait s'engager du mauvais côté, dans une bande armée au service des propriétaires.

L'histoire de Bieno a déjà été esquissée. A Chamrouche, Bieno Amirbekian gaspille dans les bouges tous ses repères moraux en même temps que ses économies. Il croit s'amuser, parce que les prostituées apprécient la cambrure de sa nuque quand il s'esclaffe, adorent ses prunelles pailletées d'émeraudes et de calcédoines, soupirent après ses moustaches incomparables, après sa voix de berger, un peu rauque. Mais très vite cette période s'achève. Sans le tintamarre des pièces l'amitié de la pègre citadine se dissipe en deux jours. Bieno se sent démuné. Solitude et pingrerie le rendent de plus en plus instable.

A la fin d'avril, un ivrogne l'invite à une réunion d'arrondissement. Il y va sans réticence, car il estime que frayer avec les frondistes l'aidera peut-être à éclaircir ses plans pour l'avenir. Il pense à l'évasion de Matko, son petit frère, mais ce qui frappe surtout quand on l'observe, c'est que sa tête est vide.

Voilà donc Bieno Amirbekian qui pénètre dans une permanence ; il s'enthousiasme avec la salle, applaudit et braille avec elle, chevauche avec elle ses griefs troubles, sa virulence. Voilà Bieno Amirbekian adopté par une section du parti, ami de la police, bénéficiant aussitôt des avantages fournis par le réseau de solidarité frondiste. Son allure de cavalier épique joue en sa faveur. Des responsables en imperméable le remarquent. Moyennant des concessions esthétiques mineures, on lui propose une embauche. Trop heureux de se voir promu au sein du corps d'élite, il n'hésite pas à couper sa moustache. Pour certains gros coups, il a pour chef direct Balynt Zagoebel en personne.

Le voilà, Bieno Amirbekian, fier de l'image que renvoient de lui les miroirs de la camaraderie avec brassard. Le soleil est éclatant, tout flamboie. Bieno ricane près du camion qui a déversé, dans le quartier des docks, une patrouille de salubrité. Une belle journée, ce 27 mai. Une grande manifestation populaire aura lieu en soirée, et Bieno déjà y tient sa place. A défaut de chevaux, le voilà qui capture des oiseaux, sans lesquels le spectacle offert aux masses risquerait de manquer de saveur.

Et celui qui traîne vers les caisses, on l'attrape ? interroge quelqu'un.

Celui-là, sous sa belle capote, c'est plume d'oisal et peau de négu, répond son compagnon. Et tous éclatent de rire.

Bieno se tirebouchonne. Bieno Amirbekian, un beau frondiste.

Il fait chaud. Ragojine profite du calme de l'après-midi. Il retarde le moment où il devra regagner sa demeure en ruines, les combles que sillonnent des flocons de suie, ce décor de débâcle clandestine avec ses vitres noires, ses toiles d'araignées, l'escalier en haut de quoi il s'assied, des nuits entières, en frissonnant. Il préfère, pour l'instant, se détendre en pleine lumière. Au bord de l'eau il flâne. Il a aidé, tout à l'heure, à charger des barils de mazout sur une péniche. Il a reçu un sou en échange. Comme le plan incliné sur lequel roulaient les fûts représentait une pente très modeste, il ne s'est pas démoli l'épaule. L'état de la

blessure n'a pas empiré. Curieusement, il a même un peu moins mal que ce matin, quand la fièvre le tenaillait. Aujourd'hui il a mangé à sa faim. Il songe soudain que la vie, à cette minute, vaut la peine d'être vécue. Par habitude, car l'ambiance est printanière et aucun courant d'air froid ne l'y oblige, il resserre la ceinture de ficelle qui ferme son manteau trop ample.

Il avise une cigarette, se plie en deux pour la ramasser, et, quand il se relève, le soleil l'aveugle. C'est aussi l'effet d'un court vertige, provoqué par la digestion du poisson cru. Il s'adosse contre un poteau et clôt les paupières. Il pense à un pays bizarre qu'il a déjà vu en rêve, un dédale de montagnes parmi lesquelles bouillonnent des volcans. Il a la sensation d'être resté inconscient pendant un temps non mesurable. On lui a attribué une grotte qui s'ouvre à l'à-pic d'un cratère. Maintenant réveillé il regarde les remous de la lave bleue. Plus loin, il aperçoit des vallées couvertes de fumerolles et de bruyères bleues. Il respire les parfums du soir, les bouffées de soufre indigo, les nuages. Tout près de lui, une inconnue chuchote une suite de mots dont il ne saisit pas une syllabe, dans une langue qu'il n'a jamais entendue jusque-là. Une amie. Elle lui touche la joue, le flanc, avec une tendresse immense. Même si ce ne sont pas vraiment des congénères qui vous accueillent, il pense que pour mériter ce geste, cette caresse, mourir est un prix peu élevé.

Lorsqu'il rouvre les yeux, il n'est pas mort, mais il n'est pas non plus entouré par ses congénères. Des ombres bien bâties l'encerclent et se dandinent, mains dans les poches, comme des manchots. Mais les manchots ne sont pas des oiseaux.

Alors il referme les yeux.

LE SOIR DU 27 MAI

*OceanofPDF.com*

Je devais passer prendre chez elle Dojna Magidjamalian. Dojna habitait à deux pas du théâtre, dans le troisième arrondissement. Elle m'avait prié de sonner à sa porte aux environs de sept heures ; nous aurions ainsi le temps de boire un verre de thé en évoquant l'époque révolue de notre jeunesse. Après le concert, il était convenu que nous irions dîner quelque part. J'avoue qu'en rejoignant le centre de Chamrouche j'éprouvais une exaltation assez voisine des griseries de l'adolescence. J'étais toujours resté très amoureux de Dojna, même pendant les neuf ans où j'avais vécu avec Vassila Temirbekian. La maladie, puis la mort de Vassila avaient creusé entre Dojna et moi un abîme irrationnel, injuste, car nous n'avions rien à nous reprocher, mais suffisamment équivoque pour avoir mis des années à se combler. Et finalement nous avions renoué. Epreuves et maturité avaient modifié le caractère de nos relations. Dojna était plus une sœur qu'une maîtresse : une sœur passionnément admirée et respectée. J'abandonnais à son initiative les épisodes charnels de notre alliance, demi-semaines ou chaudes nuits dont elle choisissait elle-même, de façon imprévisible, les limites, les dates, et que je thésaurisais en moi comme des trésors de bonheur. Je marchais d'une foulée joyeuse, l'esprit captivé par les images d'une étreinte ensommeillée sur laquelle peut-être s'achèverait notre nuit. En arrivant sur la place du Théâtre, je croisai plusieurs hommes en gabardine, puis je vis des camions garés dans une rue latérale. Juste devant les escaliers d'honneur, des gens s'affairaient avec une bâche et des piliers de fer. La circulation avait déjà été interrompue à ce moment, sept heures moins vingt. Dans tout le quartier, les frondistes pullulaient : sans brassard, avec brassard, en civil, en uniforme, en survêtement, gris, beige, kaki, fripés ou tirés à quatre épingles, l'air bon enfant, l'air survolté, l'air hautain. Une manifestation se préparait, et ma première réaction fut d'espérer qu'elle se serait ébranlée à huit heures, et que le cortège braillerait déjà dans d'autres

artères de la capitale quand le concert débiterait. Puis je soupçonnai le parti d'avoir en tête le boycott du concert : je me souvins qu'il y avait au programme plusieurs compositeurs susceptibles d'irriter la fibre intolérante des idéologues. Kaanto Djylas, par exemple. Le vieil homme, bien que décédé avant l'ère des grandes victoires brunes, avait maintes fois exprimé son opposition aux croisades qui s'annonçaient contre les pays pauvres, et dont les opérations militaires à petite échelle indiquaient déjà les contours. Par l'exil et le suicide, Naïso Baldakchan avait deux fois rompu avec Chamrouche. Tamian Ichkouat, lui, avait été l'objet d'une campagne de dénigrement au début des années soixante, quand une poignée de provinces méridionales résistaient encore à la pieuvre. La lie intellectuelle de Chamrouche répandait sur lui de gras racontars racistes – sur lui et sur sa femme que l'on accusait d'être une grue, d'être une étrangère, d'être une ennemie. Les noms « nègues » des instrumentistes avaient aussi, je crois, de quoi crisper le patriotisme tâtillon des frondistes. Un petit colosse en veste de motard vint à ma rencontre et, intentionnellement, me bouscula. Je m'écartai, assailli par le sentiment de gêne physique que provoque toujours en moi le contact avec l'agressivité brute des gens qui cherchent à vous nuire, mais évitent de vous regarder en face. Bien que dépourvus de finesse, les nervis ont un instinct pour identifier en une seconde ceux qui ne sont pas de leur bord. Je devais avoir une mimique ou une démarche qui avaient alerté le petit colosse, et il avait tenu à me prévenir que la rue ce soir n'appartiendrait pas aux décadents de mon espèce. La rue, la place du Théâtre avaient été annexées par une population grisailleuse que les lueurs du couchant n'arrivaient pas à badigeonner en clair. Les camions bloquaient les accès de la place et transformaient celle-ci en une arène bordée d'immeubles, en un théâtre de plein air dont la scène correspondait aux pelouses et aux rangées de buis du square, et les gradins aux marches sur quoi je me tenais pétrifié comme un badaud, m'appliquant à saisir ce qui se tramait.

Des groupes s'agitaient aux fenêtres des étages supérieurs afin de déployer les bannières du frondisme, inévitables dès qu'une concentration de masse doit avoir lieu : rouge bordeaux, gris souris, et, au centre d'un cercle blanc éblouissant, les lourdes pattes noires de leur sigle, l'araignée bancale, à peine stylisée, en laquelle avec ferveur ils s'identifient. Les militants déroulaient ces tentures gigantesques, dont l'accrochage exigeait la collaboration active des occupants des immeubles. Les drapeaux une fois suspendus, la décoration solennelle une fois menée à terme, on pouvait imaginer à quoi ressemblerait l'atmosphère dans les appartements où allumer une lampe serait interdit : ces salons de vieille maison bourgeoise que baignerait un crépuscule vineux, ces balcons ensachés, devenus entrailles de dirigeable. Des panneaux et des toiles de taille plus réduite pendaient déjà à divers endroits de la place, mais rien n'ornait le fronton du théâtre. De tels préparatifs ne laissaient planer aucun doute : les frondistes s'installaient ici non pour organiser le départ d'une manifestation, mais pour un meeting. Donc le concert risquait de se voir fortement perturbé, si l'on parle par euphémismes. Même si l'objectif avoué ne consistait pas à saboter notre réunion de musique de chambre, même si les mélomanes, comme disent les journaux, pouvaient s'y rendre sans dommage, inégale allait être la compétition entre les subtiles sonorités d'un quatuor à cordes et le tintamarre extérieur. Des milliers de hurlements se déchaîneraient, amplifiés par des haut-parleurs dans quoi rugiraient les meneurs hystériques de la foule. Huit camions étaient déjà rehaussés de pavillons qui promettaient des échos aussi abrutissants que les discours. On pouvait faire confiance aux techniciens du parti : il n'y aurait pas de panne, aucun répit dans la transfiguration électromagnétique des diverses vomissures. Une fourmilière disciplinée, voilà à quoi ressemblait, pour l'instant, la place. Chacun avait une tâche à remplir et la remplissait, avec efficacité, sans affolement, sans bavure. Plantée au milieu du grand escalier, que les équipes militantes, à

l'évidence, négligeaient, une brochette de curieux bayait aux corneilles. J'en étais un des fragments anonymes. A côté de moi, les yeux ne trahissaient pas la réprobation ; il est vrai que nous avons tous appris à censurer, en public et même ailleurs, nos sentiments. Je continuais à observer les opérations. Juste en bas, sur le trottoir, brillaient les cuivres d'une clique, trombones, trompettes, un tuba. Des frondistes aux aisselles tachées de sueur finissaient de les décharger d'un véhicule garé à proximité. Entre un réverbère et la haute fenêtre d'une maison d'angle, des forains commençaient à tendre un filin d'acier. Le réverbère dominait le coin de l'escalier sur lequel je me trouvais. Le filin aboutissait quinze mètres plus loin, au premier étage. Son horizontalité avait l'air problématique. Les forains travaillaient sur des échelles mal équilibrées, sur les toits des camions qui servaient de plates-formes. Il était visible que ce bricolage les laissait nerveux, insatisfaits. Une vingtaine d'imperméables, et autant de chemises avec brassard, les incitaient à se presser, considérant leurs objections avec plus de froideur que de mauvaise volonté. On les houspillait, mais on les aidait. D'autres hommes de main, experts en électricité, branchaient des projecteurs, des câbles de raccordement au secteur. A l'intérieur d'une grosse camionnette de déménagement, on distinguait des clowns et des saltimbanques en train de s'habiller : étoffes pailletées, vestes multicolores, étoiles. Un couple de nains en bleu de chauffe débarrassait la surface de rue et de trottoir que surplomberait le périlleux chemin des danseurs de corde. Peu à peu se dévoilait la structure logique de l'ensemble. Un espace scénique serait dégagé devant l'escalier du théâtre. Il comporterait des estrades ménagées sur le toit de deux ou trois véhicules, des couloirs intermédiaires, et une aire circulaire dont l'axe coïnciderait, sur le sol, à la ligne qu'emprunteraient les funambules pour leurs évolutions. Le petit square central disparaîtrait sous la multitude. La place prendrait l'aspect d'un cratère sans issue, aux parois ruisselantes de

décorations et d'étendards. Aux points stratégiques des façades, les balcons accueilleraient des batteries de projecteurs, de haut-parleurs, et, quelque part au milieu de cette profusion, la tribune d'où certainement discourraient les orateurs, qu'ils fussent les caporaux de Balynt Zagoebel ou Balynt Zagoebel en personne. Debout sur le gazon, sur les allées de gravier, dévastant massifs de pétunias et buissons, le peuple assisterait au double spectacle organisé en son honneur. Premier volet du diptyque, les numéros de cirque, et, deuxième volet, la matérialisation entre ciel et terre, parmi de formidables araignées, des meilleurs moralistes contemporains. Par les oreilles, les yeux, par tous les pores, on pourrait étancher à la fois sa soif de divertissement et son désir d'anathèmes. Les privilégiés – car là aussi on en dénombre – se répartiraient sur les marches pour l'instant presque vides. De tout cela il ressortait que le concert serait annulé. Pour en avoir le cœur net je me détachai de la communauté figée des badauds, montai jusqu'à l'atrium, cherchai une caisse ouverte. Tout était fermé, mais il y avait de la lumière derrière un guichet et je frappai de l'index contre la vitre. Au bout d'une minute, j'entendis un bruit de conversation dans un bureau que je ne voyais pas, puis quelqu'un s'approcha et ôta le morceau de carton qui bouchait l'ouverture. Je reconnus un administrateur que j'avais déjà rencontré je ne sais où. Peut-être, de son côté, m'avait-il aussi vaguement reconnu ; nous nous saluâmes. Non, le concert n'est pas annulé, me dit-il, sur un ton exsangue qui indiquait sans ambiguïté combien peu il adhérerait au frondisme, aux thèses frondistes et, tout spécialement ce soir, aux conceptions culturelles du frondisme. Le quatuor Djylas se produira comme prévu. Oui, il jouera les œuvres inscrites à l'affiche. J'ai eu au téléphone les représentants des autorités. De toutes les autorités, insistait-il. Nous ouvrirons les portes normalement, à sept heures et demie. Le concert sera placé sous la protection du service d'ordre. A ce moment une sonnerie retentit dans la pièce attenante. L'homme se redressa, me fit

un signe de tête, cala contre la vitre le rempart de carton et s'éclipsa. Le hall était désert. J'y stationnai quelques secondes. L'idée d'un concert ayant besoin d'une protection officielle. L'idée d'un public menacé, de musiciens en butte à la stupidité et à la fureur. Je revins sur les escaliers. La métamorphose de l'espace progressait. Je consultai ma montre. Sept heures cinq. Le soleil éclairait encore le sommet des cheminées. Les géantes bannières verticales pendaient sans un pli le long des immeubles. Devant les marches, un camion manœuvrait pour finir de tendre le filin des acrobates. Sur cette partie de la place l'affairement continuait. On comprenait, cependant, que tout serait achevé très bientôt, au moment où les portes s'écarteraient devant les amateurs de Djylas. Ceux-ci, avant de disparaître dans l'atrium, se sentiraient écrasés par le décor du cérémonial frondiste. Il restait à souhaiter que les masses n'auraient pas déjà envahi le perron du théâtre, car alors ces mêmes amateurs devraient zigzaguer tout d'abord entre des agrégats de colosses petits et grands. Ils devraient se frayer un chemin dans une brousse de citadins fort dépités que l'on pût préférer une élégie pour cordes de Tamian Ichkouat à des distractions patronnées par le parti. Je réfléchis que ce calcul avait caressé, probablement, l'esprit des responsables. La dissuasion fonctionnerait, un tri naturel s'effectuerait. Seuls des hommes et des femmes résolus, exaspérés par le frondisme et désireux que cela se sût, auraient l'audace d'affronter une cohue dont la présence de la garde civile modérerait à peine l'hostilité. La soirée prenait un tour bien différent de ce qui tout à l'heure alimentait mes rêveries. Je descendis les marches. J'essayais de ne pas céder à l'accablement, j'essayais de ne pas étouffer sous les poisons qui sourdaient des sigles et des drapeaux. J'essayais de m'abstraire, de m'imaginer ailleurs, les poumons libres, inhalant un air moins vicié que celui de Chamrouche. En même temps, je prenais garde aux individus qui chaloupaient vers moi sans m'accorder un coup d'œil. J'évitai deux imperméables luxueux, contournai un bus de miliciens qui crachait une

fumée âcre en reculant sur le trottoir. Je m'éloignai. Trois pâtés de maisons me séparaient du logement de Dojna. Dans la rue démarraient des voitures pavoisées. Elles auraient pour fonction de rameuter les masses, de les inviter à la glorieuse manifestation du soir. Des coassements issus d'un haut-parleur j'appris que la chose s'appelait meeting-spectacle, et que son début était fixé à vingt heures. Le nom de Balynt Zagoebel fut prononcé, mais à la même seconde une moto vrombit sur l'avenue, de sorte que le sens de l'annonce m'échappa. Peut-être avait-on promis que le chef historique interviendrait à la tribune ; ou peut-être le militant avait-il seulement lâché, dans son micro, une référence idéologique. La lumière du jour finissant persistait à colorer les découpures de la ville, mais j'étais trop troublé pour puiser là une quelconque joie esthétique. Je notai au contraire la crudité du ciel sans nuages, l'absence des hirondelles. Le charme du printemps, malgré la température clémente, n'agissait plus. Dojna m'ouvrit, superbe et émouvante comme toujours, reine dont le pouvoir sur moi ne s'était pas émietté en routine ou en souvenirs. Elle avait une coiffure nouvelle, mi-longue, extrêmement sobre, qui encadrait de noir un visage dont elle ne cachait pas les pattes-d'oie, autour des lèvres quelques rides : marques du souci, empreintes de la perspicacité et de l'intelligence. Ses yeux de peintre pétillèrent et me sourirent. Elle portait une robe décolletée, aux tons gris et bronze, que nous avions choisie ensemble en février et qui lui allait à ravir. Je devais avoir un air bizarre. Elle posa sur moi son bras nu et m'attira dans l'entrée, puis vers un fauteuil. Je n'avais bégayé que deux mots inaudibles et je claquais des dents comme si j'étais sous le coup d'un brusque accès de paludisme. Je bus du thé et me détendis. Ensuite, nous discutâmes. J'avais résumé la situation. Je ne me déclarais guère partisan de l'héroïsme gratuit. Je n'encourageais pas Dojna à subir l'épreuve d'une immersion au sein de la cohue malveillante qui serait déjà tassée et galvanisée sur les gradins, déjà odieuse, déjà incontrôlable ; je nous voyais

mal monter vers l'atrium entre deux rangées de gardes civils, sous les quolibets de plus en plus pénibles et, pourquoi pas, sous les crachats. Je redoutais, d'autre part, des violences qui déborderaient jusque dans la salle du concert. Si le service d'ordre ne se montrait pas à la hauteur, rien n'interdirait je ne sais quelle action sordide visant à faire taire les musiciens, à aggraver dans le théâtre même le triomphe des diatribes racistes et des slogans hurlés en chœur. Outrée par la proximité très concrète de cette menace, choquée autant que moi et rebelle plus que moi, Dojna résolut de s'habiller sans plus tarder. Elle voulait se présenter aux portes dès leur ouverture. Ah, non ! Ils ne m'imposeront pas leurs sales célébrations, leur cirque, enrageait-elle. Ils ne me condamneront pas à écouter leur Zagoebel si j'ai envie d'écouter un quatuor ! Ses pommettes avaient rosi. Il y en a assez de cette histoire, protestait-elle. Je la regardai avec tendresse. Bougeant parmi les objets qu'elle avait sculptés ou pétris, frôlant les montages photographiques de sa période surréaliste, les mobiles, s'arrêtant près de ses toiles récentes, devant des tableaux que je mettais au-dessus de tout, que j'invoquais et qui venaient en moi dans les moments de nostalgie, des paysages de flammes en camaïeu gris-bleu ou gris-vert, marchant de long en large, fière et insoumise maîtresse de ses univers personnels dont je savais combien ils avaient été difficiles à conquérir, à discipliner, à fixer, dont je connaissais les chiffres secrets, les hantises. Ils ne me presseront pas, dit-elle, sous leurs cochonneries de bottes paramilitaires. Je l'aidai à enfiler son mantelet, d'un bronze plus sombre que sa robe ; plus que sa toilette magnifique, c'était sa détermination qui l'embellissait, l'ennoblissait. Elle s'empara de son sac à main, en vérifia le contenu et le referma d'un geste énergique. Je suis prête, dit-elle. Je lui déconseillai d'emporter son pistolet d'alarme, engin de pacotille dont elle estimait indispensable de se munir quand elle sortait le soir. Ce ne serait qu'une source d'embêtements, assurais-je. En cas d'incident avec des imbéciles il vaut mieux ne pas brandir ce genre de

truc. Elle réfléchit, rouvrit son sac, en retira l'arme et la fit glisser sur la table d'entrée. Il est vrai qu'ici on ne les combat pas, regretta-t-elle. Si nous habitions dans l'hémisphère sud, nous nous promènerions avec de vrais pistolets dans nos poches, et ces crapules raseraient les murs. Rêvons à la pugnacité mythique du Sud, dis-je. Aux résistances encore possibles, mais de moins en moins vives. Oui, rêvons, Iakoub, dit-elle. Dans la rue, nous avançâmes sans bavarder. Le quartier, d'ordinaire assez peu animé à la tombée de la nuit, s'était empli de groupes et de flâneurs. Au-dessus de Chamrouche grondaient des échos, difficiles à situer, difficiles même à définir. Nous arrivâmes en vue du théâtre entre huit heures moins vingt-cinq et huit heures moins vingt. L'ambiance avait évolué depuis mon départ. La phase des préparatifs était close, et tout ce que le brouhaha du travail collectif avait agrémenté d'une petite note humaine désormais stagnait en un décor rigide, terrifiant, sans une faille. Deux immenses soleils blancs se faisaient face, environnés de drap rouge sombre barré de gris, leur centre comme étreint par un symbole qui malgré sa difformité s'ancrait là puissamment et guettait. Partout ailleurs, des mansardes aux rez-de-chaussée, s'étaient des drapeaux qui reproduisaient les motifs des tentures principales. Noir, blanc, bordeaux et gris. On avait respecté des principes de symétrie absolue. L'effet qui en résultait assommait l'individu et exaltait la foule. Celle-ci était dense et grossissait. Le service d'ordre du parti canalisait le flot des sympathisants. Il veillait à le répartir de manière égale, selon un plan certainement mis au point de longue date. Fantaisie et improvisation ne comptent pas parmi les valeurs à quoi s'abreuve le frondisme. Le square s'effaçait sous les légions piétinantes, mais les escaliers du théâtre restaient vides. Un triple cordon de membres des sections de choc, en uniforme paramilitaire, stationnaient sur les premières marches pour en couper l'accès. Le même genre de vigoureux individus, appartenant visiblement à l'élite des patrouilles de salubrité, protégeait la surface réservée aux forains : avec ses camions devenus

estrades, une camionnette faisant office de loge commune, et ces agrès de qualité douteuse, ce filin toujours un peu oblique qui raccordait une barre de fenêtre et un lampadaire. La police gouvernementale brillait par son absence. Je me remémorai les propos de l'administrateur. Un service d'ordre assurerait la sécurité de notre concert. Il fallait admettre maintenant que ce soin avait été confié aux sbires des fauteurs de trouble eux-mêmes. Je comprimais, dans la mienne, la main de Dojna. Nous avions les doigts glacés. Tant bien que mal, nous approchions des hommes de la section de choc. Ils entrouvrirent les maillons de leur chaîne et nous autorisèrent le passage sans attendre les explications que nous avions ruminées en chemin, les mornes justifications que nous nous étions préparés à leur fournir. Un regard dédaigneux du chef de vague avait suffi. La vague se fractura, et aussitôt les rangs se ressoudèrent. Plusieurs personnes s'étaient faufilees comme nous, sans gloire ni humiliation particulières. Elles gravissaient les degrés de pierre. Donc, ceci : il ne rentrait pas dans les intentions frondistes de bloquer l'admission au concert ; on avait voulu seulement dissuader les moins intrépides. Avec un tel parcours d'obstacles, un tel accueil houleux sur la place du Théâtre et même avant, sur l'avenue, on pouvait gager que la salle ne serait pas comble. Dojna en fit à haute voix la réflexion. Alors que nous atteignions les colonnes de l'atrium, nous marquâmes une pause pour regarder vers l'arrière. Sous nos latitudes, à cette époque de l'année, le crépuscule s'avance vite. La luminosité décroissait au-delà des toits ; bientôt les projecteurs allaient s'allumer et balayer la foule de faisceaux livides qui l'aveugleraient, et qui oblitéreraient en elle les ultimes traces de sensibilité individuelle ; tout serait mûr alors pour l'apothéose des chefs qui couronnerait la tonnante fête frondiste. Des milliers d'yeux réprobateurs nous observaient de loin, depuis le square, les trottoirs, mais, la cérémonie n'ayant pas commencé, nous n'avions pas à affronter la souillure détestable des bras levés, ou, par exemple, une

cascade bien coordonnée d'injures. Au pied de l'escalier, l'île creuse du cirque affirmait une sorte de territoire nonchalant et triste. Dojna m'interrogea sur les saltimbanques. Ils avaient l'air aussi fatalistes et oisifs que des animaux en captivité. Ils patientaient, assis sur des sièges de fortune ou adossés aux véhicules de diverses tailles qui prochainement allaient leur tenir lieu de tréteaux ou de coulisses. Ils manquaient, prétendit Dojna, de ferveur. Nous décidâmes de penser qu'ils se trouvaient là sous la contrainte. On pouvait spéculer sur leur participation au meeting, mais tout laissait supposer qu'ils n'appréciaient pas la perspective de donner ce spectacle, de surgir sous les oriflammes et les vivats des fauves. Nous n'avions pas beaucoup de renseignements sur le monde marginal des forains, qui ne remuait chez nous que des souvenirs littéraires ou des souvenirs d'enfance, mais nous avions plutôt tendance à imaginer là un univers libre, libertaire, laborieux et fraternel, où les adeptes de Balynt Zagoebel devaient être rares. Seul le nom du cirque Vanzetti nous parlait un peu ; en banlieue j'avais aperçu récemment une de ses affiches naïves, surchargée de sales exclamations. Nous conçûmes aussitôt de la sympathie pour ces musiciens inertes, pour ces nains abattus, ces équilibristes et ces clowns discutant par petits cercles ennuyés ; eux aussi allaient devoir exercer leurs talents à l'ombre des brassards-araignées et des uniformes. Ce n'étaient pas eux qui désiraient nuire au quatuor Djylas. Contre moi je sentais la nervosité de Dojna, malgré ses efforts pour feindre la tranquillité. Nous nous tenions au sommet d'une pente dont l'ascension avait été rude. Des couples, l'allure raidie et les lèvres tremblantes, des hommes isolés, en habit de soirée ou en tenue plus simple, continuaient à émerger de la foule, à traverser les mailles du service d'ordre et à escalader lentement, comme en un ralenti cinématographique, les marches. Une solidarité spontanée naissait entre ces gens. Sans se connaître ils se saluaient, s'adressaient des gestes discrets, dépourvus d'emphase, des sourires rassurants, tandis que

dans leur dos s'amassait l'orage. Nous pénétrâmes dans l'atrium, le hall. Tout était éclairé normalement. Les vestiaires fonctionnaient, mais le climat d'incertitude, de précarité, incitait le public à ne pas se déshabiller. Dojna, bien entendu, ne quittait pas son mantelet. Sur sa hanche gauche elle serrait son sac noir comme un étui de revolver du Sud mythique. A l'entrée du parterre, elle repéra des amis qu'elle alla embrasser. J'échangeai quelques mots avec l'aimable sexagénaire qui, sans en vérifier la validité, déchirait les billets. A chaque arrivant, il conseillait de ne pas tenir compte des numéros de fauteuil. Tout le monde s'asseyait à l'orchestre. Aucune ouvreuse n'était là ce soir. Juste avant l'ouverture des portes, m'apprenait l'employé, les frondistes avaient payé pour trois cents fauteuils, achetant ainsi beaucoup plus de places que ce que l'administration pouvait ou voulait leur vendre. Balynt Zagoebel en personne nous ferait l'honneur de venir, en compagnie de ses trois cents gardes du corps. Cette surprenante initiative réjouissait mon interlocuteur, il y voyait une excellente garantie pour le bon déroulement du concert. Quant à moi, je ne savais pas trop que penser, sinon que mon plaisir serait gâché si je devais écouter les plus belles pages de Tamian Ichkouat en partageant mon oxygène avec Balynt Zagoebel et ses commandos. Tout se conjuguaient pour rendre la soirée affreuse, angoissée et angoissante. Il me semblait que depuis une heure nous nous déplaçons en aveugles le long d'un ravin, à la merci des moindres trahisons du sol. Je rejoignis Dojna et ses amis : un directeur de galerie dont je ne goûtais pas vraiment le snobisme ; un peintre assez mal dans sa peau, avec une jeune femme, le modèle qui vivait avec lui ; et Hakatia Badrinourbat. La belle Hakatia, après avoir longtemps enseigné dans des instituts de province, était revenue diriger un laboratoire de recherches à Chamrouche. Elle avait traversé mon existence amoureuse en des temps qui allumaient de ma mémoire des flammes lointaines et teintées d'indulgence, au même titre que les années estudiantines ou mes

premières maladresses éditoriales. Toutefois, si l’empreinte de notre courte union ne suscitait plus en nous qu’un sentiment d’agréable désuétude, elle ne s’était pas totalement délitée. Quelque chose continuait, depuis nos vingt ans, à nous lier. Une conjonction de circonstances majeures nous avait séparés, et ensuite nous n’avions plus guère eu l’occasion de nous voir, mais nous n’avions jamais cessé de correspondre, comme tenant à raviver ici et là, au fil de nos lettres de plus en plus décharnées, une sorte de très lâche jeu de séduction ; comme plaisantant toujours sur le regret de n’avoir pas, beaucoup plus passionnément, vécu ensemble. Hakatia maintenant travaillait de nouveau à Chamrouche. Comme elle vivait sans compagnon, entre nous l’amitié avait des côtés à la fois assagis et un peu électriques. Nous nous rencontrions assez peu, chez elle ou chez Dojna, qu’elle affectionnait et dont elle avait acheté un des paysages d’incendie bleu. J’embrassai Hakatia et saluai les autres. Le bruit concernant la délégation de mélomanes frondistes avait assombri encore les visages. Nous nous assîmes. Nous échangeions des hypothèses. Trois cents cervelles brunes touchées par une soudaine grâce musicale : prodige incongru auquel on ne pouvait attacher foi une seconde. L’irruption de ces énergumènes allait s’insérer dans le cadre d’un sabotage à grande échelle. Mais il y avait cette transaction, cette somme énorme déboursée par le parti pour avoir un accès légal à la salle. Trois cents places payées rubis sur l’ongle, avait dit l’optimiste sexagénaire. Certains comportements des imperméables obéissaient à une psychologie pour nous opaque. Peut-être l’argent coulant à flot dans ses caisses encourageait-il le parti à développer un délire de faste irrationnel. Peut-être cette première tendance délirante se compliquait-elle d’une vieille soif non assouvie de respectabilité bourgeoise. La conscience d’un pouvoir illimité, l’impunité trop facile, devaient aussi accentuer un cynisme vicieux, une perversion de type nouveau : le criminel ajoutait, à l’humiliation de sa victime par la

violence, une moquerie outrageuse, une seconde humiliation qui consistait à l'indemniser. Dans les deux cas, les frondistes prenaient sûrement un plaisir aigu. Puis je cessai de spéculer sur ce sujet, car c'était comme remuer une boue fétide. Les échos du dehors vibraient autour de nous, étouffés, en fin de parcours. Nous étions assis au fond d'une bonbonnière précieuse, et, dans notre écrin de velours, en retard de deux bons siècles sur l'histoire, nous avions l'impression que quelque chose de notre intégrité culturelle avait été préservé. Nous n'étions pourtant pas de fervents admirateurs de la mièvrerie et des dorures ; rien ne nous fascinait dans la société, heureusement morte et enterrée, des nobliaux et des princesses. Mais je contemplais les moulures tarabiscotées, l'ornementation vieillotte, les volutes baroques, les pastorales tellement coupées de la réalité contemporaine que leur invraisemblance arrivait à être porteuse d'un message. Je respirais, aux aguets, à cause des rumeurs qui nous parvenaient de l'extérieur, mais indécis, car les lustres et les arrondis de l'architecture estompaient toute crédibilité à ce qui motivait nos inquiétudes. Dojna s'appuya sur mon épaule. Je me tassai un peu, en retour, contre elle. J'évitais de toucher son avant-bras, d'effleurer de la main sa peau nue. L'anxiété métamorphosait mes doigts en une sorte d'objet polaire dont je ne souhaitais pas lui infliger le contact. Les arrivants à petite dose franchissaient derrière nous les portières de velours cramoisi. Ils se concentraient à l'orchestre ou au parterre sans accorder d'importance à la numérotation des places. Entre eux et leurs voisins ils ne laissaient pas de siège inoccupé, contrairement à l'habituel réflexe de maussaderie, d'indépendance. Il était clair, déjà, que l'attente d'une délectation musicale ne jouait qu'un rôle secondaire dans notre obstination à nous agréger ainsi les uns aux autres plutôt que de nous enfuir à toutes jambes. A ce moment, un haut-parleur lança un slogan au-dessus de la place et la foule se l'appropriâ, le scanda, avec une fièvre qui montait vite. Il était huit heures moins dix et le parterre continuait à

se remplir. Le public ne comprenait pas en son sein les figures qui fréquentent les soirées de gala. Pour le caractériser, il aurait fallu évoquer la clientèle plus disparate des abonnements de matinée : professeurs à cheveux gris, peu de jeunes, femmes très maquillées, intellectuelles jolies ou laides, quelques célibataires aux vestes un tantinet excentriques ou élimées, quelques étudiants et étudiantes du Conservatoire. A l'extrémité d'une rangée latérale trois hommes se taisaient, visiblement intimidés par les ors, le cristal, les bergères et les brebis enrubannées, le moelleux des fauteuils. Ils avaient une mise très modeste, des chemises d'ouvriers, à grands carreaux ; leur malaise illustrait assez qu'ils n'appartenaient ni au corps des machinistes ni à l'avant-garde de ceux dont nous redoutions l'avalanche prochaine parmi nous. L'un d'eux se retourna ; un grand brun, doté d'un visage rustique et surtout d'un regard inoubliable, ensorcelant dès le premier éclair, vert brillant, possessif. De nouvelles vociférations éclataient à l'extérieur, phrases hachées dans les micros, en chœur reprises, lambeaux enthousiastes, clameurs amplifiées, orchestrées avec toute cette science de la progression que possèdent les meneurs de masses – cette science exacte de l'humeur collective ; cet art. Le grondement fluait et reflétait sans fin. Il se révélait moins tonitruant que prévu ; les vagues sonores devaient se briser contre les colonnes de l'atrium, s'éparpiller sous les voûtes du hall, se perdre, ensuite, dans les rideaux du promenoir. Quand les portes seraient closes, les tentures retombées en barrage, le concert pourrait donc bénéficier d'une dérisoire mais réelle quiétude. Du reste, pareil espoir ne présentait déjà aucun sens. Sous l'effet de ce qui s'embrasait au-dehors, plus personne n'avait confiance en l'avenir immédiat. Une toile compacte était descendue sur nous, collante et lourde, une toile dans un coin de laquelle s'échauffait, avant l'action, l'araignée frondiste. Muets d'appréhension, nous bougions de moins en moins sur nos fauteuils. Les spectateurs avaient tous la nuque bloquée. Ils regardaient devant eux. La scène était éclairée par les

lumières de la salle. Les coulisses, par contraste, semblaient ténébreuses, sans une âme. Les pupitres se dressaient comme des sculptures abstraites en face de quatre chaises droites, d'apparence bien peu confortable. Nous fixions tout cela, pétrifiés dans une rigidité aussi excessive que celle qui amidonnait les gestes des trois prolétaires. Il était huit heures. Là-bas quelque chose avait changé. Des milliers de poitrines exhalèrent une effrayante ovation, et presque aussitôt nous entendîmes des bruits de semelles et des voix qui résonnaient dans le hall. Balynt Zagoebel respectait donc l'horaire. Je m'obligeai à ne pas m'intéresser à son entrée dans le théâtre, à ne pas réagir, à l'ignorer, à ne pas l'accueillir, lui et ses hommes, par une quelconque lueur de mes yeux. Grisé par les acclamations, il venait de monter à l'assaut du théâtre en compagnie de ses sections de choc, comme s'il s'était agi d'un objectif militaire. Je ne voulais pas que mon attitude participât à son triomphe. Dojna, elle non plus, ne tournait pas la tête vers l'arrière. Auprès de nous, amis et inconnus avaient adopté une ligne de conduite comparable. Nous ne disposions guère de moyens pour exprimer aux frondistes le mépris que méritaient leurs agissements et leur philosophie ; pour leur rappeler qu'ici au centre de l'attention étaient la scène, la musique, les musiciens, et non les forces spéciales de mélomanes à idéologie kaki, à idéologie difforme, velue et brunâtre. J'avais glissé mon bras droit sur le mantelet de Dojna. Nous frémissions tous deux, en proie à l'indignation, à un courroux mêlé de peur. Nous nous sentions moralement heurtés par le déferlement des uniformes, mais blessés plus encore par notre très mauvaise perception de ce que les uniformes avaient en tête. Dans les travées enfla un tumulte qui se désirait euphorique. Avec une nonchalance rieuse, les militants se répartissaient sur les côtés du parterre, occupaient les loges, les galeries. Je comptais voir se déplier depuis le poulailler une de leurs banderoles honteuses, mais rien de tel ne se produisit : seulement leur arrivée en troupeau chahuteur, assez ordonné, cependant, pour qu'au bout de

brèves minutes ils eussent réussi à s'asseoir partout dans la salle. Je n'ai jamais su évaluer les groupes, mais il me semble que le chiffre de trois cents, déjà en soi considérable, avait été dépassé. Au milieu de cette confusion les lustres latéraux s'éteignirent et la rampe s'alluma, ainsi que les projecteurs des cintres. Les musiciens vinrent poser leurs instruments et leurs partitions. Ils ne jetaient pas un coup d'œil à l'assemblée dont la rumeur n'annonçait aucun recueillement, mais au contraire l'excitation inculte qui précède les matches de boxe. Ils ne pourront pas jouer, me chuchota lugubrement Dojna. Non, ils ne les laisseront pas jouer, pensai-je à mon tour. Nous compatissions de tout cœur avec les membres du quatuor. Leurs noms se réverbéraient de façon mécanique à la frontière de ma mémoire. Mourtaza Tchopalav, Ansaf Vildan, Dimirtchi Makionian et Tchaki Estherkhan, l'altiste. Il fallait beaucoup d'héroïsme pour être là, pour avoir admis la confrontation avec un tel public. Pour accepter l'idée de devoir bientôt retirer les instruments des étuis, vérifier leur accord, et, d'un archet ferme, sans montrer qu'au trac ordinaire s'était substituée une lassitude malsaine, attaquer la première mesure d'une première œuvre. Tchopalav, Vildan, Dimirtchi Makionian et Tchaki Estherkhan regagnèrent les coulisses. Nous n'avions pas applaudi pour saluer leur transitoire apparition. En revanche, une plaisanterie déclencha une huée de rires sur l'aile gauche du parterre, bientôt amplifiée par une cascade de lazzi révoltants et par un échange de bons mots d'un niveau à l'autre de la salle. Puis tout se tut, soudain, comme à la suite d'un ordre. J'avisai alors, debout dans une loge jouxtant la loge d'honneur, l'acteur médiocrement célèbre des années quarante ou cinquante, l'éternel second rôle du cinéma de deuxième catégorie en qui aujourd'hui chacun pouvait identifier son droguiste, son charcutier ou son leader. Balynt Zagoebel promenait sur ses troupes un regard énergique, conquérant, sévère. Plusieurs hommes l'accompagnaient, engoncés dans des manteaux beige clair ou des capotes de cuir gris. L'un

des acolytes avait dû faire signe à tous de se tenir cois. Il y eut une longue pause de calme surprenant. Les sections spéciales ne bavardaient plus, méditaient ou somnolaient, évitaient de constater notre présence. Balynt Zagoebel recula dans les semi-ténèbres de la loge ; les autres de son entourage s'assirent, à l'exception d'un garde du corps qui se planta près d'un bouquet de fougères stylisées, avec ce faciès qu'arborent les sentinelles quand elles ont reçu le droit de tuer sans sommation. Les frondistes ne dévoilaient toujours pas leurs intentions. Comme la salle était à présent comble, on avait fermé les portes capitonnées et les tentures, de sorte que les bruits du meeting-spectacle avaient décru, réduits, ou presque, à zéro. Voilà. Nous nous retrouvions claquemurés, partageant notre espace vital avec une armée de brutes dont nous ne parvenions pas à débrouiller les plans ; car tout était envisageable, sauf une absence de plan. Cette trêve disciplinée, arrogante, s'insérait fatalement dans une suite tactique. Or maintenant la lumière du lustre central déclinait. La phase décisive du concert ne serait plus différée. Pâtres rubiconds et marquises déguisées en pastourelles s'évanouirent dans le néant. De l'obscurité, seule la scène émergeait, avec ses pupitres, ses chaises et ses étuis entrouverts, avec le violoncelle déjà sorti de sa housse, reposant en oblique à l'endroit où Dimirtchi Makionian viendrait s'asseoir, jouer. Autour de Dojna et moi deux ou trois cents personnes sans uniforme se préparaient à un désastre. On devinait les contours des spectateurs. Les cous rentraient dans les épaules comme si une pluie de gravats menaçait de se détacher du plafond. J'entendais sur ma droite la respiration entrecoupée de Dojna, et, sur ma gauche, le souffle court, anormal, du marchand de tableaux. Un peu plus loin encore, Hakatia soupirait. Depuis tout à l'heure, elle tenait la main de son voisin. Nos faiblesses, notre entêtement, notre dégoût, notre orgueil, notre vaillance. Nous nous absorbions dans l'examen des languettes chromées qui pinçaient les partitions, ou nous détaillions les pièces du

violoncelle, le galbe de la table, la noirceur de la touche et des chevilles. Puis les membres du quatuor s'avancèrent. Nous les applaudîmes avec générosité. J'avais la vision embrumée, je n'ai aucune honte à le reconnaître. Sanglots réprimés, claquements de mains, nous ne pouvions rien leur offrir de plus pour les défendre contre la pression malfaisante de Zagoebel et de ses canailles. Et ceci : gesticuler enfin, fût-ce de cette manière conventionnelle, nous délivrait un peu du cauchemar de l'engluement où jusque-là nous avions sombré sans nous débattre. Dans les rangs frondistes, chemises kaki et brassards-araignées restaient de marbre. C'est terrible, je ne comprends pas ce qu'ils veulent, murmura Dojna. Je ne comprends pas, moi non plus, dis-je. Mais nous allions vite le découvrir. Les artistes se concentrèrent quelques secondes, surveillant du coin de l'œil l'archet d'Ansaf Vildan, le premier violon, puis, d'un même mouvement ample, ils attaquèrent le début du troisième quatuor de Naïssou Baldakchan. Pour la dernière fois de cette soirée, j'avais consulté ma montre : elle indiquait huit heures dix-sept. Les interprètes jouaient dans un silence que nul d'entre nous n'avait osé espérer. Après une minute d'expectative, ils parurent soulagés et basculèrent pour de bon dans l'univers musical. Il me semblait pourtant que cette paix intense ne durerait pas. La salle se taisait, divisée en blocs d'inquiétude ou d'hostilité selon les zones ombreuses. On ne pouvait croire que les frondistes écouterait religieusement l'œuvre d'un compositeur de l'émigration, tellement répugné par le bellicisme et les mensonges qu'il s'était jeté sous un train, tellement écœuré par le discours humaniste des criminels de guerre en action à Chamrouche qu'il avait épinglé sur son pull-over, avant de partir vers la mort, une très explicite prière : De grâce, ne m'enterrez pas avec des représentants de la race humaine. Je songeais à la destinée amère de Naïssou Baldakchan, à son exil raté et à ce corps déchiqueté dont les autorités s'étaient empressées de balancer les débris à la fosse commune, en guise d'hommage. Je ne savourais

aucunement la musique. Mon anxiété n'avait pas été tempérée par l'ambiance feutrée qui régnait maintenant dans le théâtre. Puis le feutre se creva, l'ambiance se dégrada. Au moment où Dimirtchi Makionian reprenait sur son violoncelle le thème ondoyant que violons et alto venaient d'exposer, une voix forte grailla dans la loge où était tapi Balynt Zagoebel. Ho là, là ! Qu'est-ce qu'on s'ennuie, protesta la voix. Vous n'allez pas me dire que c'est de la musique, ça ? C'est de qui, hein ? Qui est-ce qui nous a pondu un morceau pareil ? Hein ? La réponse fusa depuis les ténèbres des deuxièmes galeries. C'est du Baldakouchian ! Les frondistes aussitôt s'esclaffèrent, à gorge déployée braillèrent leur allégresse. Bal-da-kou-chian ! Bal-da-kou-chian ! se mit à scander un petit groupe, et tout ce que le parterre comptait de mélomanes en uniformes, tout ce qui là était bien bâti et pétulant de santé frondiste répéta les syllabes avec une discipline impeccable. Quelle bande de salauds, quels salauds, sanglotait Dojna. Elle cherchait un mouchoir dans son sac. Je me souvins du pistolet d'alarme qu'elle avait consenti à laisser derrière elle. De sa remarque sur les villes du Sud telles que nous les rêvions, avec leur subversion permanente, leurs inflexibles guérillas. Dojna Magidjamalian : je l'imaginai dans un autre contexte, extrayant de sa cachette un lourd revolver, mais, au dernier moment, hésitant à tirer, à cause de l'obscurité, ne se résolvant pas à viser l'obscurité, hésitant, saisie par des scrupules, gênée par son intelligence et sa sensibilité, ne maîtrisant pas la culture nécessaire pour l'assassinat, honteuse de vouloir ou de pouvoir tuer et blesser au hasard, hésitant à décharger son barillet en direction des barbares. Choqué moi aussi, je haletais – la suffocation, symptôme physique de la défaite. Sur la scène, le quatuor avait cessé de jouer. L'extrémité des archets frôlait les planches. Terminé, oui, le concert était terminé. Nous avons tenté ce que nous avons pu, nous avons rassemblé nos risibles énergies pour contrarier les boycotteurs, mais l'heure avait sonné de baisser les bras. Soudain le calme revint, un

calme absolu, et l'équipe de Balynt Zagoebel se pencha par-dessus le rebord de la loge. Un imperméable des années quarante apostropha les artistes. Les musiciens atterrés semblaient avoir du mal à reprendre leurs esprits. Ils clignaient des paupières comme des gens qui émergent d'un très vilain rêve et s'aperçoivent qu'autour d'eux la nuit reste dangereuse. Assez de Baldakchian ! clama l'imperméable. On veut de la musique pour le peuple ! De la musique distrayante, agréable ! Les intellectuels en queue de pie ne savent pas distraire le peuple ! C'est la culture populaire que nous soutenons, pas la culture de Baldakchian et compagnie ! Baldakchian ? Non, merci ! Et durant une minute la salle en liesse martela : Bal-dak-c'est-chiant ! Bal-dak-c'est-chiant ! Sur quoi l'un des caporaux imposa une nouvelle suspension du tohu-bohu. La faculté d'obtenir un silence immédiat prouvait assez combien peu spontanés étaient les cris. Les membres du quatuor Djylas s'étaient levés et repliaient leurs partitions. Tchaki Estherkhan rangeait son alto dans son étui. Je ne me rappelle pas à quel moment j'avais bougé, mais nous étions nous aussi debout, assommés d'indignation et de chagrin. Pendant plusieurs secondes, il ne se passa rien. Sans tendre spécialement l'oreille, on pouvait discerner les flonflons sur la place, le rythme élémentaire de la grosse caisse : la-bas, le cirque devait être en pleine séance. Balynt Zagoebel apparut alors et se pavana, bien qu'aucun projecteur n'eût été braqué sur lui. Familier des tribunes, il possédait une voix de stentor. Mais qu'est-ce que c'est que ça ? Vous n'allez pas nous fuir sous le nez comme une volée de pinsons ? Ah, non ! Pas question ! Nous avons payé pour un spectacle complet ! Ces braves gens ont payé, et pas en roupie de sansonnet, permettez-moi de vous le dire ! Les militants se plièrent en deux. Toute mention d'oiseau les chatouillait de façon ignoble, et Balynt Zagoebel venait d'écarter de trois millimètres les commissures de ses lèvres, donnant à ses troupes l'autorisation du rire. Assis ! Tout le monde se rassied ! Les musiciens vont reprendre leurs nids à poussière et nous

crinchriner une petite danse. Allez, madame et messieurs, jouez-nous de jolis refrains populaires. Turlutez-nous une passacaille ! Du nerf, bon sang ! Montrez à vos admirateurs que vous n'êtes pas des poules mouillées ! La salle croulait. Très pâle et très belle sous les lumières de la rampe, Tchaki Estherkhan refermait l'étui de son alto. Les violonistes l'imitaient. Le violoncelliste, Dimirtchi Makionian, qui n'avait pas apporté sur les planches le coffre volumineux ou la housse de protection de son instrument, attendait ses camarades pour s'en aller. Il y eut du remue-ménage au fond du parterre. Une quinzaine d'hommes en tenue noire en descendirent la travée gauche au pas de gymnastique. Ils bondirent sur scène avec aisance. Souples chaussures de commando, survêtements militaires, brassards, à sigle spécial, des sections d'élite. Derrière les artistes ils formèrent un demi-cercle. D'autres nervis, des chemises gris foncé, les avaient suivis ; ceux-là obliquèrent vers les coulisses pour neutraliser le régisseur et les électriciens. De véritables manœuvres guerrières se déroulaient à présent dans le théâtre. La pénombre n'empêchait pas la mécanique de fonctionner, aucun rouage du sabotage ne grippait. Au même titre que les musiciens, le public était cerné, bloqué dans une nasse. Après avoir échangé un coup d'œil avec son chef, un type se détacha du groupe qui avait pris position autour du quatuor. Le survêtement rendait anonyme sa silhouette. Pourtant, on ne sait quoi le différenciait des individus qui l'avaient encouragé à s'avancer. Il s'approchait de Tchaki Estherkhan, le bras à moitié tendu, la main ouverte, comme on s'approche d'un animal que l'on apprivoise. De sa personne émanait une assurance qui n'avait rien à voir avec la grossière morgue frondiste. Il agissait fluidement, comme pénétré d'une certitude : il réussirait à faire fondre chez la jeune femme toute velléité de révolte ; dès qu'il lui toucherait les cheveux, elle allait se réchauffer devant lui, se rasséréner, obéir. Allons, disait-il. Reprenez votre violon. Ne craignez rien. Il ne la menaçait pas, en effet. Il devait être inspiré par l'habitude de

succès foudroyants, dans les dancings ou ailleurs. Faites-nous plaisir, disait-il. Mais, plus qu'à une femme, en raison de cette paume évoluant à hauteur de chanfrein, on avait l'impression qu'il parlait à une jument effarouchée. Allons, faites-nous ce plaisir, insistait-il. Sa voix enjôleuse résonnait, servie par l'acoustique des lieux. Soudain, comme Tchaki Estherkhan ne semblait pas succomber à la fascination, il s'orienta vers son chef, et je le vis mieux. Il avait les mêmes prunelles vertes que le prolétaire qui tout à l'heure paraissait perdu, avec ses deux amis, dans les ors et le velours. A la seconde où cette intuition me visitait, j'aperçus justement le jeune homme qui à son tour marchait d'un pas vif dans la travée, franchissait la rampe et se rétablissait en face du public. Les rangs frondistes bourdonnèrent. Cette figure jaillie de l'ombre ne semblait pas prévue au programme. Tandis que ses deux compagnons montaient sans hâte, par l'accès latéral, sur le plateau, le jeune homme se dirigea vers le séducteur qui confondait alto et violon, femme et pouliche. Bizarrement, celui-ci rayonnait de bonheur. Matko ! Pas possible ! s'exclama-t-il. Bieno ! rauqua l'autre en réponse. Bieno, salaud ! Et il le gifla à toute volée. Nous eûmes alors le réflexe tragique d'applaudir ce geste spectaculaire. Il est sûr qu'un autre incident aurait, tôt ou tard, mis le feu aux poudres. Le dénommé Bieno ne ripostait pas. Il n'avait pas frotté sa joue. Une stupéfaction infantile avait amolli ses traits. Immobile, il essayait de déchiffrer quelque chose dans les pupilles de son adversaire. Pendant ce temps, le responsable de vague fouillait sous sa veste de survêtement. Il brandit un pistolet et posément tira deux balles sur celui qui avait frappé un de ses combattants d'élite. Nos applaudissements stoppèrent net. Le cri strident d'une étudiante déchira l'espace, et sans doute d'autres cris naquirent-ils ici et là, des gémissements d'horreur, mais toutes ces réactions furent couvertes par le tonnerre des ovations frondistes. Tchaki Estherkhan avait reculé. Dimirtchi Makionian avait abandonné sur le sol son violoncelle. A présent un pupitre et une chaise

étaient renversés. Les brassards à araignée spéciale s'étaient écartés, mais ils interdisaient toujours aux musiciens la retraite vers les coulisses. Le quatuor Djylas constituait un petit attroupement compact et misérable. Plus à droite, sous la lumière franche des lampes d'avant-scène, le blessé se contorsionnait avec effort, rampait en direction du violoncelle. Ses camarades oscillaient au premier plan, ne sachant que faire. L'un avait une musculature d'haltérophile, un cou de taureau, des poings énormes ; l'autre offrait un aspect pathétique et dépenaillé, avec un masque d'oiseau affolé. A l'orchestre, tout le monde était paralysé sous le choc. Mais on pouvait prédire qu'à cette minute d'effroi succéderait un mouvement de panique. Je songai à notre fragilité et à celle de Dojna, aux cadavres piétinés que l'on dénombrerait inmanquablement après une bousculade due à la terreur. J'enlaçai Dojna. Ecoute, dis-je. Si les gens se précipitent vers la sortie, ne nous laissons pas entraîner. Restons ensemble. Le torrent des bravos frondistes se tarissait. L'odeur de l'amorce brûlée me piqua les narines. J'entendis, du côté du promenoir, les nervis s'opposer au départ de ceux qui avaient commencé à refluer dehors. Le service d'ordre contrôlait les issues et avait décidé de ne pas ouvrir la nasse, pas encore. Ses méthodes se révélaient assez efficaces pour maîtriser toute confusion en quelques secondes. Le silence se rétablit. Selon les sensibilités, les regards convergeaient vers la scène ou vers la loge de Balynt Zagoebel. On devinait dans la rue une trompette, des cymbales. On entendait aussi le râle humide du blessé qui s'était allongé près du violoncelle, sans mettre dessus sa main. Le héros des pouliches le contemplait bouche bée, et il s'enfonçait dans un ahurissement total. Deux chemises grises l'évacuèrent hors du champ des projecteurs. L'haltérophile se tournait, l'air perplexe, de droite et de gauche. Le violoncelliste fit un pas et lui toucha le bras, comme pour l'inviter à intégrer la famille malheureuse des musiciens. L'oiseau se penchait sur l'agonisant et je croisai de nouveau ces yeux superbes, embués

maintenant par des larmes ou déjà ternis par la mort. L'oiseau serrait la main de son compagnon avec une maladresse désolée. Le violoncelliste se déplaçait pour leur porter à tous deux assistance lorsque deux survêtements de commando le devancèrent. L'oiseau fut soulevé par les épaules. Les frondistes se régalaient d'avoir capturé une proie aussi typique de ce sur quoi se cristallisent leurs perversions xénophobes, depuis la nuit des temps. Ils arrachèrent la manche de chemise de l'oiseau et ainsi mirent en évidence sa peau garnie de duvet noir. La salle rugit grivoiseries et insultes. L'oiseau se débattait entre les deux hommes qui lui tordaient les poignets. L'haltérophile marcha jusqu'à eux et, sans transition, détendit le bras comme une catapulte. Le tortionnaire de droite, assommé net, fléchit les genoux et tomba. Le second lâcha prise et entama un repli tactique en direction des siens, mais il n'eut pas le temps de dévier ce qui arrivait, un fantastique coup de poing sous la mâchoire. Il s'écroula aussitôt, trébuchant sur le violoncelle et bousculant les chaises. L'haltérophile semblait tout à fait disposé à poursuivre dans le même esprit. Déjà il enjambait le manche du violoncelle pour s'approcher d'un troisième survêtement. Il y eut alors une nouvelle détonation, et cet homme de courage et de force esquissa un geste flasque, puis renonça à essuyer son front éclaté et s'affala en arrière sans plier les jambes. Les frondistes repoussaient les musiciens qui cherchaient à s'enfuir vers les coulisses. Le chef de groupe avait rengainé son arme. Il remontait la fermeture à glissière de sa veste. L'espace puait la poudre et le meurtre. Quelqu'un avait de nouveau attrapé l'oiseau. L'oiseau essayait de se dégager. Il se vrillait de façon saccadée et vaine, et instinctivement tout le monde se tut pour distinguer ce qu'il criait, d'une voix insoutenable, crevassée, éraillée par l'émotion et la peur. Je m'appelle Aram Bouderbichvili, criait-il, avec des sanglots atroces. Aram Bouderbichvili. Ce nom doit bien vous dire quelque chose ? Ce nom vous dit quelque chose ? Sur ce, Balynt Zagoebel s'inclina au bord de sa

loge et fit un signe. Le lustre central se ralluma, inondant le théâtre d'un jour fallacieux dont le seul mérite était qu'il nous ramenait brusquement parmi les victimes, après cet instant d'abomination où nous avions été des voyeurs silencieux. Maintenant que la lumière éclairait la salle entière, notre situation d'otages apparaissait mieux. Notre rôle ne se bornerait pas à rester debout face à la scène. Dans la tragédie, on allait nous attribuer une fonction autre que celle de simples témoins. Insensibles aux événements, des marquises souriantes, munies de rouets et d'écheveaux délicats, des bergers aristocratiques nous examinaient depuis leurs bocages. Les chemises levaient la tête vers leur chef. Bien. Très bien, approuva celui-ci. Enfin un spectacle que les masses peuvent apprécier. De l'action, de la réaction ! Une amusante prise de bec ! Après le quatuor pour cordes, un trio pour plumes ! Edifiant ! Mais les masses populaires ne se sentent pas à leur aise sous cette cage dorée. Le local n'est pas propice aux sains divertissements. Il est l'heure de changer d'air. Et, d'ailleurs, dehors, il y a un autre spectacle. Pourquoi deux spectacles en même temps ? On l'a déjà dit, on l'a répété comme des perroquets : un seul peuple, une seule culture ! Mais les leçons ont du mal à rentrer dans certaines têtes. Nous, nous soutiendrons toujours la culture populaire, toujours et toujours. Allez, on va conduire ces messieurs-dames à l'extérieur. Je me reprochais vivement d'avoir attiré Dojna dans un pareil guet-apens. Tout à l'heure, chez elle, j'aurais dû la dissuader de s'y fourrer. Et maintenant ? demanda-t-elle. Maintenant, chuchotai-je, nous allons sortir sous bonne escorte. Nous serons bousculés, invectivés, et quand nous traverserons leurs fameuses masses populaires nous serons bombardés d'œufs pourris, on nous crachera dessus, on nous molestera. Ensuite, nous monterons chez toi pour nous laver et nous soigner. Et le rideau sera baissé sur cette soirée. Et ce qui peut guérir en nous commencera à se cicatriser. Agrippe-toi à moi. Quoi qu'il arrive, nous sommes ensemble. Nous avons les jambes en coton. Les chemises kaki,

grises, brunes, noires, organisaient l'évacuation de la salle. Poussés par les survêtements noirs, contraints à sauter par-dessus la rampe, les membres du quatuor Djylas avaient rejoint notre travée. Nous étions déjà sur le chemin de la sortie, et personne ne regardait la scène ; personne d'entre nous ne désirait regarder la scène où quatre brutes utilisaient les violons, l'alto et le violoncelle pour cogner sur les deux ouvriers allongés et morts. Tchaki Estherkhan marchait soutenue par Dimirtchi Makionian et Ansaf Vildan, le premier violon. Elle ne retenait pas ses larmes, mais elle n'en avait pas pour autant perdu sa dignité. De toute part montaient des braillements et des injonctions. Ces abois qui rythmaient notre lente, notre moutonnière progression vers le hall, me firent l'effet de me distraire de ma peur. Dojna se cramponnait à moi et je me rendis compte que, dans un élan instinctif, je venais de saisir le coude du directeur de galerie. J'en eus honte et le lâchai ; ce fut lui alors qui passa son bras sous le mien. Il serrait contre lui Hakatia Badrinourbat. Nous formions une sorte de chaîne accablée. Nous atteignîmes le promenoir, puis le hall. Les gaillards à brassard nous guidaient vers les portes avec une impatience grandissante. Lorsque nous débouchâmes hors de l'atrium, une immense clameur nous enveloppa : on accueillait en triomphateurs les héros dont l'exploit avait consisté à amener les intellectuels sur les gradins du cirque. La foule avait été chauffée au rouge. Des projecteurs la sillonnaient, l'excitaient. Au-dessus, l'obscurité du ciel paraissait goudronneuse. Une batterie de lampes de DCA, orientée vers la terre, arrosait les espaces interdits au public. Plusieurs phares puissants fléchèrent les colonnes du théâtre et nous aveuglèrent, pour ensuite illuminer l'escalier de parade, toujours vide, sur quoi le service d'ordre nous dirigeait. Les marches balayées de pinceaux blancs devenaient un second lieu scénique pour le meeting-spectacle. Premier secteur, celui des forains sous la contrainte ; et maintenant, sur la pierre richement éclairée, cette nouvelle attraction, les amateurs de musique douteuse, ceux qui se compromettaient avec des

artistes nègues, ceux qui sympathisaient avec l'ennemi, avec les pouilleux du Sud, et que l'on allait rééduquer en vitesse et en public. Les cuirs et les chemises paramilitaires procédèrent à un tri arbitraire, piochant dans notre troupeau afin de déléguer trois ou quatre rangs de privilégiés qui resteraient au centre des lumières. Les gestes avaient été écorcés de toute diplomatie. A l'air libre, aiguillonné par des milliers de vociférateurs, le frondisme s'exprime avec plus de décontraction, de naturel. Bourrades et coups accompagnèrent cette expéditive minute. Un cordon sinistre nous fit dégringoler jusqu'au milieu de l'escalier. Dojna se trouvait toujours avec moi. Nous avons été séparés d'Hakatia Badrinourbat, du peintre, des deux violonistes, Mourtaza Tchopalav et Ansaf Vildan. Avec la majorité des gens que les brassards avaient expulsés du théâtre, ceux-ci étaient priés de dévaler la pente et de courir jusqu'aux abords du square. Deux rangs de saluts obliques leur balisaient la route. La foule se referma sur eux en les injuriant. Un ululement continu nous perçait les tympanes. J'aperçus à un balcon, auréolé de soleils blancs, flanqué d'araignées d'encre, Balynt Zagoebel qui s'époumonait à l'unisson des masses. Plusieurs Balynt Zagoebel assumaient donc au même moment le rôle de chef suprême des délires de mort de Chamrouche, le rôle d'orchestrateur des pulsions populaires. Leur aspect physique était identique, mais le discours n'était pas non plus altéré par le voyage en ces corps parallèles que le dirigeant ubiquiste empruntait pour se manifester. Un seul peuple, croassait Balynt Zagoebel dans le micro, alors qu'un autre Balynt Zagoebel derrière nous inspectait, avec son état-major, le parterre déserté. Un seul peuple, une seule culture, un seul spectacle ! s'égosillait-il. Après nous avoir tassés au centre des marches, les frondistes s'étaient écartés. Ils nous surveillaient depuis la lisière de la colonnade et nous cernaient, mais, de loin, nous devions ressembler à une petite quarantaine d'animaux craintifs, ayant choisi librement de se blottir les uns contre les autres. Nous frissonnions et clignions des yeux sous

l'agressivité de la lumière. Le peuple aime la culture, pas l'aviculture ! ne cessait de barrir Zagoebel. Pas les baldakchianneries pour intellectuels prétentieux et fainéants huppés ! Pas l'art dégénéré qui donne la chair de poule ! A chaque formule équivoque, la foule réagissait par des cris fanatiques. L'orateur en profitait pour feuilleter le carnet à spirale où il avait consigné ses bons mots. Le peuple s'est trop longtemps fait pigeonner par les intellectuels ! s'exaspérait-il. Par les roitelets de la décadence ! Le peuple n'a pas besoin qu'on lui serine ce qu'il faut ou non picorer ! Le peuple adore les clowns, les funambules ! Les paroles du leader déclenchaient des éruptions de vivats écumants qui se multipliaient entre les immeubles. Il aurait suffi d'une injonction pour qu'eût lieu le lynchage du dernier carré symbolique d'étrangers intérieurs, le massacre des ennemis, la mise en pièce de notre peloton très pitoyable. Comme Balynt Zagoebel n'ajoutait plus rien, les numéros du cirque reprirent. Trompette et tuba interprétaient des motifs traditionnels de la musique foraine. La fanfare, pour protester contre les menaces qui pesaient sur elle, jouait de façon exécrationnelle, en accumulant les fausses notes. Une femme de taille minuscule, une naine, avait été obligée de s'asseoir sur le rebord de la fenêtre d'où partait le filin des équilibristes. Ses jambes pendaient dans le vide, et les gorilles qui la dorlotaient ne cachaient pas leur intention de la précipiter sur le trottoir si le personnel du cirque refusait de coopérer. Nous occupions un point de vue idéal, le meilleur de toute la place. Un clown évoluait sur l'espace dégagé pour les bateleurs. Il grimpait sur le toit d'un camion, redescendait, courait sur le sol goudronné, se profilait au sommet du véhicule servant d'estrade à la clique, de nouveau glissait à terre, après avoir trébuché vertigineusement sur le capot ou sur une échelle. Il mimait une panique hagarde, ainsi que le désir de rompre l'anneau du service d'ordre. Il brandissait une espèce de hache en carton-pâte avec quoi il adoptait des gardes grotesques, provoquant l'hilarité générale. Dès

qu'il s'approchait des frondistes pour les invectiver, ceux-ci le rejetaient violemment au centre de la piste, sous le filin et sous le déluge acide des lampes de DCA. Là il pirouettait, roulait, récupérait ses esprits, reprenait ses zigzags fébriles. Près du réverbère auquel aboutissait le câble, plusieurs corps étaient allongés. Le clown, par moments, trottinait jusqu'à cette morgue improvisée. Il levait alors sa hache dans un geste de terreur et s'enfuyait, atteignait la muraille frondiste et la bravait en son langage bouffon, l'assaillait, vite désarmé et relancé en pleine lumière. Pas une seconde ne s'interrompait ce ballet grotesque qui comblait d'aise la foule. Les derniers rangs et les demi-portions, qui ne voyaient rien, hurlaient de rire par contagion. Puis un roulement de caisse claire prévint que la plaisanterie allait se corser. A la fenêtre de l'immeuble d'angle, à côté de la naine en combinaison pailletée, l'agitation croissait. Le clown venait de se hisser sur le toit de la camionnette la plus proche du réverbère. Il regardait en direction du premier étage et, les épaules secouées de spasmes, il s'agenouillait avec lenteur. Là-bas, deux imperméables avaient surgi des ténèbres de l'appartement et ceinturaient un équilibriste qui refusait de se laisser convaincre. La bagarre était inégale. Elle avait pour but de faire monter le récalcitrant sur l'étroite margelle au-delà de quoi bruissait un gouffre. D'une manière ou d'une autre, les imperméables y réussirent. Les yeux blessés par le rayonnement des projecteurs, étourdi par les manchettes savantes des frondistes, un être qui n'avait rien d'un acrobate haletait, se passait la main sur la bouche, se massait l'épaule gauche, attendait la suite. Son pardessus de mendiant était comprimé à la taille par une ficelle. Avec un remarquable à-propos, la voix de Balynt Zagoebel retentit dans les haut-parleurs : Nous soutenons le peuple, mais nous ne soutenons pas les oiseaux ! Avec nous, ils tomberont toujours sur un bec ! Eh bien, tant pis pour eux ! Ils ne l'ont pas volé ! A l'étage, la lutte confuse avait repris. Elle concernait deux souffre-douleur. La femme-enfant, à qui l'on interdisait de se couvrir le visage, que l'on

obligeait à rester assise et à écarquiller les yeux en face du crime. Et l'oiseau habillé en clochard des pays pauvres, que les imperméables rouaient de coups et poussaient pour qu'il s'engage sur le filin. La rue ! tonnait Balynt Zagoebel. La rue a ses bonnes vieilles méthodes populaires, qui se transmettent depuis mille ans ! Et qui seront valables mille ans encore ! Grâce à nous tous ! La rue ne gaspille pas son énergie en discussions oiseuses ! Ne pas confondre avec un parlement-croupion ! Quand il faut régler le problème des migrants, elle s'en charge ! Au coin de l'immeuble, les frondistes avaient propulsé leur victime assez adroitement, et maintenant celle-ci chancelait au-dessus du vide, avançait à petits pas mal assurés, les bras en croix. La place du Théâtre mugissait. Chaque hésitation était ponctuée d'exhortations ironiques. Le clown s'était remis debout sur le toit de la camionnette. Dans l'alignement du filin, il balançait sa hache de côté et d'autre, parodiant avec soin les gestes de l'oiseau, comme s'il souhaitait ainsi l'aider à préserver son équilibre. Tout le monde a sa chance ! Il y a des circonstances où la frousse donne des ailes ! commentait Balynt Zagoebel. Puis le funambule inexpert chavira soudain et s'écrasa sept ou huit mètres plus bas. L'orchestre, comme épuisé, s'interrompait fréquemment. Là encore, il marqua une pause, mais une chemise à brassard se pencha à l'oreille du percussionniste, les musiciens tendirent la tête vers la naine que d'autres chemises à brassard avaient empoignée sous les aisselles et ballottaient en riant, et la grosse caisse recommença à égrener les temps de ce cauchemar. Le clown avait bondi sur la chaussée. Il se désolait devant le corps disloqué. Après quelques instants de prostration, il le tira vers l'amas où gisaient les autres, puis il piqua poings en avant sur la barrière des sections de choc. Les uniformes le firent rouler de nouveau jusqu'au lampadaire. La foule avec passion chantait : Il est des vo-ô-tres ! Il a chu à terre comme les au-autres ! Le clown hurlait quelque chose d'indistinct en direction des sigles-araignées, du public, des drapeaux. On ne fait pas

d'omelette sans casser les œufs ! philosophait au micro Balynt Zagoebel. La foule insatiable scanda : Le suivant ! Au suivant ! Voilà. Nous dûmes assister à plusieurs martyres successifs. L'idée d'échapper à ce spectacle était aussi extravagante que les allées et venues du clown, qui ajoutait à la mort ses pitreries. Nous ne pouvions pas nous évader. Un rempart humain délimitait l'enclos où le frondisme nous contraignait à contempler passivement l'inacceptable. Immobiles, par instinct serrés les uns contre les autres, nous avions pour unique ressource de crisper les paupières ou de pleurer. Mais, si les larmes dissolvaient les contours de l'horreur, elles n'en modifiaient pas, en quoi que ce fût, la nature. Il nous restait encore la solitude des mains qui s'étreignent. A côté de moi se tenaient Dojna, le marchand de tableaux, le violoncelliste Dimirtchi Makionian, l'altiste Tchaki Estherkhan. Tchaki Estherkhan tremblait comme une feuille. Dojna lui avait saisi le poignet, et, de temps en temps, elle la consolait d'un mot inaudible, furtif. Nous ne parlions pas. Nous ne communiquions que par de primaires contacts physiques, par l'harmonie des frissons et des respirations discontinues. Le tumulte atteignait des proportions difficiles à décrire, avec des creux brusques, des silences mauvais aussitôt submergés par une nouvelle lame déferlante. Des oiseaux apparaissaient au premier étage, faisaient quelques pas sur le câble, tombaient, mouraient. L'un d'eux s'obstinait à décliner son identité. Je l'aurais reconnu, de toute façon, à cause de sa chemise dont une manche était arrachée. Je m'appelle Aram Bouderbichvili ! proclamait-il en se débattant sur le rebord de la fenêtre. Ce nom vous dit quelque chose ? Ce nom vous dit quelque chose ? Puis les lampes qui arrosaient la piste de cirque s'éteignirent, et les projecteurs de DCA furent braqués sur la partie centrale des escaliers, sur nous. Notre groupe devint alors une nouvelle cible désignée au peuple de Chamrouche et de Balynt Zagoebel. Un vaste espace de marches blanches s'étalait entre nous et les premières chaînes du service d'ordre. La foule nous huait sans

reprendre son souffle. Peut-être aurions-nous dû entamer à ce moment une sorte de retraite contrite et repentante, montrer, en nous ébranlant tête basse à la rencontre de ceux qui nous conspuaient, que nous comprenions enfin l'étendue de nos erreurs esthétiques et sentimentales, la justesse de l'indignation populaire, la vigueur salutaire du chauvinisme et du racisme. Peut-être aurions-nous pu profiter de cette assourdissante minute pour humblement forcer les parois du piège. Peut-être aurions-nous pu passer, nous retirer sous les horions, les jets de salive, poursuivis par la diatribe finale de Balynt Zagoebel, par ses plaisanteries éventées, éculées, cent fois réchauffées, sur les dindons de la farce, sur les poules mouillées, sur les intellectuels capables de discuter des nuits entières sur le sexe des mésanges. Peut-être. Mais nous restions inertes, privés d'initiative, figés en face de l'océan des insultes et du crime, et cela fut ressenti, par les plus durs, comme une expression concertée de défi. C'est pourquoi deux grenades furent lancées sur nous. La première explosa dans notre dos, car elle avait été envoyée depuis l'atrium. La détonation dispersa en une seconde tout ce qui m'entourait. Le souffle m'assourdit et je vis, dans une paradoxale absence de bruit, des lambeaux sombres qui flottaient à hauteur d'homme ; des lambeaux de corps. Je fus aussitôt renversé et piétiné par je ne sais qui. Dojna n'était plus à mon bras. Je glissai en avant. Quelqu'un me marcha de nouveau sur une jambe, puis sur le cou. Je perdais du sang. Il me semblait que nous étions nombreux à être couchés et à saigner sur les marches, mais en fait la plupart n'avaient pas été blessés et s'étaient égaillés en hurlant. Le service d'ordre ne s'entrouvrait pas pour les laisser partir. Ma vue se brouillait. La deuxième grenade rebondit sur les marches et arriva aux pieds de Dojna. Plusieurs personnes à ce moment trébuchaient ou rampaient à côté d'elle. Tchaki Estherkhan venait de tomber et reprenait son équilibre en s'accrochant au mantelet, couleur bronze, de Dojna. Le mantelet était taché de sang. Dojna se baissa et ramassa la grenade. Elle la tenait dans sa main. Il y avait

du monde partout autour d'elle et les frondistes semblaient trop loin. Elle hésitait à renvoyer l'objet sur les uniformes. Elle hésitait. Dojna. Dojna Magidjamalian.

A sa mémoire je dédie ce texte.

*OceanofPDF.com*

3

LE MATIN DU 27 JUIN

*OceanofPDF.com*

C'est l'histoire d'un écrivain et d'un violoncelliste. Ils ont fait connaissance à l'hôpital, où ils étaient couchés côte à côte, après un attentat frondiste. Le même jour, ils sortent. Le violoncelliste a perdu deux doigts de la main droite. Il pourra encore tenir un archet, mais il a reçu une vilaine blessure à l'épaule gauche, et les chirurgiens lui ont conseillé d'attendre au moins trois mois avant de reprendre son instrument. Son bras pend, douloureux, engourdi, comme une aile aux attaches sectionnées. L'écrivain, Iakoub Khadjbakiro, a subi une intervention aux jambes, mais, surtout, il a eu les yeux touchés. Sa vision décline, elle est à présent très rudimentaire, réduite à des flous sans couleur ; dans quelques mois, même cette perception précaire des formes lui sera retirée. Il sait qu'il n'écrira plus. D'autres, aveugles, ont dicté leurs œuvres ; mais il n'a plus envie d'écrire de livres.

L'écrivain et Dimirtchi Makionian, le violoncelliste, franchissent le porche de l'hôpital, et un médecin va leur serrer la main et plaisante : Allez, ouste ! On vous a assez vus ici ! Mais soudain il se rend compte qu'il est indélicat de parler ainsi à un homme que la cécité menace, et il les abandonne tous les deux. En fait, ils sont trois. Avec eux marche une amie de l'écrivain, Hakatia Badrinourbat. Elle leur a proposé de les héberger chez elle pendant au moins une semaine, le temps qu'ils redécouvrent un autre univers que celui des salles de soin, des salles de pansements, des salles d'anesthésie ; le temps pour eux de se préparer à leur solitude future.

Ils arrivent chez elle en taxi. Elle habite un quartier neuf, au huitième étage d'un édifice d'architecture moderne, en béton et en verre bleuté. Iakoub Khadjbakiro en distingue seulement la masse imposante et nébuleuse, confuse, car le ciel s'y reflète, ainsi que sur les parois en miroir des immeubles voisins.

Ils ne disent presque rien. Hakatia Badrinourbat est une femme discrète qui sait se taire quand ses compagnons ont soif de silence. Iakoub Khadjbakiro songe à tout ce qu'il aurait pu écrire encore et qu'il n'écrira plus ; il songe au ciel bleu qu'il confond aujourd'hui avec les murs ; il songe à la plaque de commande de l'ascenseur dont il ne peut lire les chiffres. Il songe au présent lamentable, à l'avenir infirme, mais pas au passé. Dimirtchi Makionian sourit plusieurs fois à Hakatia, d'un air distrait. Il la connaît à peine. Il a accepté son invitation, sa gentillesse, sa prévenance. Mais il ne sait pas trop où cela le mènera. L'idée d'un chemin sur lequel désormais s'engager ne le préoccupe pas, ou parfois lui pince le cœur, mais comme s'il était déjà très loin de son point de départ, déjà en route.

Hakatia Badrinourbat ouvre la porte de son grand appartement, clair et confortable. Elle montre leurs chambres aux deux hommes. Dans chacune il y a des fleurs, les vêtements qui leur appartiennent, des objets qui leur ont toujours été chers. Hakatia intervient ici comme maillon terminal d'une longue chaîne de solidarité et d'amitié. Beaucoup ont contribué à la mise en place de ce havre. Le choix qui s'est porté sur le logis d'Hakatia correspond autant à une décision collective qu'à une initiative individuelle. Derrière la générosité et la douceur d'Hakatia il y a Ansaf Vildan, Mourtaza Tchopalav, le directeur d'une galerie de tableaux, des peintres, des modèles, des musiciens, des anonymes.

L'écrivain et le violoncelliste prennent lentement possession de leurs chambres, avec humilité et émotion. Hakatia aide Iakoub à identifier les portes, le placard, à situer sur les murs les montages photographiques réalisés par Dojna et qu'il a demandé à avoir près de lui.

Puis ils se retrouvent au salon. Le salon est une vaste pièce agréable, au mobilier contemporain. Les fenêtres à glissière sont grandes ouvertes. Il fait chaud. Hakatia essaie d'accueillir ses hôtes sans que rien ne vienne assombrir sa voix ou ses attitudes. Elle a prévu de se conduire avec

simplicité, comme avec deux vieux amis que les convenances n'étouffent pas, qui sont libres de se promener ici et là, de s'asseoir, de se lever, hors de toute contrainte. Elle se met dans un coin avec une tasse de thé et un livre, le premier roman de Iakoub Khadjbakiro. Après un moment, Iakoub sort de sa chambre et se dirige vers le divan. Il avance prudemment, en s'efforçant de ne pas révéler qu'il se guide du bout des doigts pour contourner les meubles. Il s'installe, muet et méditatif, la figure orientée vers une très belle peinture de Dojna qu'il connaît par cœur. Il s'applique à la reconstituer, flamme à flamme, tache après tache, trait à trait. Peut-être réussit-il cette performance. De temps à autre, il tend les lèvres sur une tasse qu'Hakatia a placée devant lui. La porcelaine tinte, la soucoupe, la petite cuillère. Privées de force, ses mains tremblent.

Plus tard, Dimirtchi Makionian apparaît à son tour. Il donne l'impression d'être assez à l'aise. Il se sert en thé, va s'enfoncer dans un fauteuil moelleux, au soleil. Il boit sans se presser, en respirant la buée qui ondule à la surface du liquide. Ils restent ainsi tous les trois, calmes, à des extrémités presque opposées de la pièce. Ils ne s'obligent pas à alimenter une conversation artificielle. Puis Dimirtchi Makionian se lève, et comme, en s'appuyant sur l'accoudoir, il a contracté son bras malade, il pousse un faible gémissement. Hakatia l'interroge du regard et il la rassure d'un sourire. Il va fouiner dans la collection de disques qui s'alignent sur les étagères. Hakatia Badrinourbat est géologue et ses domaines de prédilection sont plutôt scientifiques, mais elle aime la musique et possède de nombreux enregistrements d'œuvres classiques et contemporaines. Le bras gauche de Dimirtchi Makionian pend inerte sur son flanc, mais il passe sa main droite mutilée le long des couvertures. Il se comporte avec naturel. Il examine les titres des coffrets en carton où les disques sont conservés à l'abri de la poussière. Il ne fait preuve d'aucune fébrilité particulière ; il cherche sans hâte ce qui l'intéresse. Puis

il retire de son enveloppe cristallisée une galette noire. Il la met sur la platine et allume l'appareil. Le son est pur, exempt de crachements. Dimirtchi Makionian a choisi, pour cette dernière scène, une transcription pour alto seul du poème de Naïssou Baldakchan. De l'autre côté du disque, son troisième quatuor a été enregistré, mais, sur cette face, Tchaki Estherkhan joue sans accompagnement.

Le poème déroule ses amples phrases pathétiques et Dimirtchi Makionian se détourne et va, comme sur la pointe des pieds, à la fenêtre. Il se détourne des autres auditeurs, de l'écrivain, de la géologue. C'est l'histoire d'un violoncelliste qui se détourne.

Il regarde par la fenêtre. En fait, ce n'est pas une fenêtre, mais l'ouverture d'une caverne où habitent des oiseaux. Dehors, tout est à pic, tout est bleu : nuages bleus, soleil bleu, abîmes bleus. Quand il se penche, il aperçoit des volcans, des lacs, des coulées de lave, des montagnes que couronne une neige d'azur. La brise est légère, tiède, embaume. Il se penche un peu plus à la lisière du précipice. Les étendues d'herbe scintillent, les oiseaux planent, traversent le ciel, plumes frémissantes. Certains ne sont pas ses congénères, mais cela lui est égal. Il sait que, malgré son aile blessée, il pourra voler. Il écoute la musique. Il écoute le murmure de Tchaki Estherkhan qui chante autour de lui et, quand il s'élance, il la voit.

## DU MÊME AUTEUR



LISBONNE, DERNIÈRE MARGE, *roman*, 1990 (“double”, n° 101)

ALTO SOLO, *roman*, 1991

LE NOM DES SINGES, *roman*, 1994

LE PORT INTÉRIEUR, *roman*, 1996 (“double”, n° 68)

## CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

BIOGRAPHIE COMPARÉE DE JORIAN MURGRAVE, *roman*, Denoël, 1985

UN NAVIRE DE NULLE PART, *roman*, Denoël, 1986

RITUEL DU MÉPRIS, *roman*, Denoël, 1986

DES ENFERS FABULEUX, *roman*, Denoël, 1988

NUIT BLANCHE EN BALKHYRIE, *roman*, Gallimard, 1997

VUE SUR L'OSSUAIRE, *romance*, Gallimard, 1997

LE POST-EXOTISME EN DIX LEÇONS, LEÇON ONZE, Gallimard, 1998

DES ANGES MINEURS, *narrats*, Le Seuil, 1999 et « Points », 2001

DONDOG, *roman*, Le Seuil, 2002 et « Points », 2003

BIOGRAPHIE COMPARÉE DE JORIAN MURGRAVE – UN NAVIRE DE NULLE PART – RITUEL DU  
MÉPRIS – DES ENFERS FABULEUX, Denoël, 2003

BARDO OR NOT BARDO, *roman*, Le Seuil, 2004 et « Points », 2006

NOS ANIMAUX PRÉFÉRÉS, *entrevoûtes*, Le Seuil, 2006

SONGES DE MEVLIDO, *roman*, Le Seuil, 2007

MACAU, *roman*, avec des photographies d'Olivier Aubert, Le Seuil, 2009

ÉCRIVAINS, *roman*, Le Seuil, 2010

TERMINUS RADIEUX, *roman*, Le Seuil, 2014

Cette édition électronique du livre *Alto solo* d'Antoine Volodine a été réalisée le 27 octobre 2014  
par les Éditions de Minuit à partir de l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN 9782707313850, n° d'édition 5233, n° d'imprimeur 122147, dépôt légal juin 2012).

Le format ePub a été préparé par ePagine.

[www.epagine.fr](http://www.epagine.fr)

ISBN 9782707331205

[\*OceanofPDF.com\*](http://OceanofPDF.com)

## Table des matières

Couverture

Titre

Copyright

1 - L'APRÈS-MIDI DU 27 MAI

2 - LE SOIR DU 27 MAI

3 - LE MATIN DU 27 JUIN

Du même auteur

Achevé de numériser

*OceanofPDF.com*